

## LES COMBATS ET LA TRAGÉDIE DU PÈRE MELCHIOR INCHOFER S. J. À ROME (1641 – 1648)

(La naissance de l'historiographie hongroise basée sur la critique des sources, Relation du théologien janséniste Jean Bourgeois, et la réforme avortée de la Société de Jésus)\*

par

DEZSŐ DÜMMERTH

\* La présente étude a été rédigée dans une première version en mai 1974 à Rome, après les recherches que j'ai effectuées aux Archives Centrales des Jésuites. Je suis parti de la conviction, généralement partagée par le monde scientifique, que l'étude des conditions de vie de Melchior Inchofer permettait de mettre au jour des motivations propres à l'ordre jésuite, et qui ont été à l'origine des premières recherches historiques basées sur la critique des sources en Hongrie. C'est le Père Edmund Lamalle, directeur des Archives des Jésuites de Rome, qui a mis à ma disposition les documents historiques relatifs aux travaux et à la personne d'Inchofer. Sans son aide, je n'aurais certainement jamais pu avoir accès à des sources d'une très grande valeur et inutilisées jusqu'ici, et je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à son égard.

C'est en janvier 1644 que fut publié à Rome un grand ouvrage historique in-folio pourvu d'un frontispice baroque très orné et ne se distinguant pas extérieurement des autres livres publiés à l'époque, mais dont le contenu était peu commun, comme il ressortait d'ailleurs du titre: «*Annales ecclesiastici regni Hungariae*», T. I. L'auteur, le Père Melchior Inchofer, S. J., Jésuite d'origine autrichienne, avait toujours vécu en tant que membre de la province romaine, et non pas autrichienne.

Le thème de son livre était inattendu dans la mesure où la Hongrie n'était plus à l'ordre du jour de l'intérêt international depuis plus d'un siècle. En effet, à la suite de la fatale bataille contre l'envahisseur turc de 1526 et de la perte de son dernier roi souverain, Lajos II (Louis II), la majeure partie du pays était désormais aux mains des Turcs, le reste étant le théâtre de combats continuels. Il ne restait de la Hongrie qu'une étroite bande au Nord et à l'Ouest désignée comme territoire attribué au royaume hongrois, mais malgré les efforts faits en vue de proclamer une autonomie tout au moins formelle et juridique par rapport à l'Autriche, ce territoire était en pratique sous la coupe des Habsbourg. Quant à la région située le plus à l'Est, qui avait réussi à éviter le gouvernement de Vienne et constituait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle une principauté indépendante, la Transylvanie, elle n'était pas non plus libre en pratique, puisqu'elle était placée sous protectorat turc.

Le fait qu'Inchofer qui, malgré ses origines autrichiennes, passa toute sa vie en Italie, se soit justement consacré à l'histoire ecclésiastique de la Hongrie, est extrêmement étonnant. Il était certes un écrivain

fécond, mais ses travaux portaient principalement sur la théologie et les sciences<sup>1</sup>. Il est également étonnant qu'un Autrichien d'origine ait retracé l'histoire hongroise de manière objective, et même favorable.

En effet, il ne faut pas oublier que dès le début, c'est-à-dire depuis l'accession au trône des Habsbourg en 1526, les relations entre la Hongrie et l'Autriche connaissaient une tension croissante, qui fut encore empoisonnée à l'époque où vécut Inchofer par le début de la lutte des Hongrois pour l'Indépendance, qui partit de Transylvanie (Bocskay en 1606, Gábor Bethlen en 1619). Ce conflit avait ses racines dans un problème d'ordre juridique et dans deux conceptions divergentes: celle de la dynastie impériale d'une part, et de l'autre, celle de la nation hongroise, qui voulait conserver, au moins constitutionnellement, une position indépendante par rapport à l'empire allemand.

Les causes qui poussèrent Inchofer à écrire son ouvrage sont exposées par l'auteur dans la préface de l'édition imprimée de son livre. Il déclare avoir été influencé dans l'entreprise de ce travail par le conseil d'un évêque hongrois en visite à Rome, György Jakusich. Celui-ci qui était issu d'une grande famille d'origine croate, amis ayant épousé la cause des Hongrois fut d'abord évêque de Veszprém (1638-1642), puis d'Eger (1642-1647), et fit ses études au Collegium Germanicum-Hungaricum de Rome, ce qui fut également le cas d'Inchofer avant son entrée dans la Société de Jésus. Ils devaient donc se connaître et être amis depuis longtemps, et probablement depuis avant 1607.<sup>2</sup> Comme l'écrit Inchofer dans sa préface, c'est grâce à leurs conversations pleines de confiance que naquit l'idée d'écrire une histoire de l'Église catholique hongroise.<sup>3</sup>

C'était là une chose nécessaire, car la culture hongroise était alors dans un état assez pitoyable. Ces circonstances étaient dues aux conditions sociales et religieuses du pays. Dans une Hongrie transformée en champ de bataille et soumise à un gouvernement étranger, il ne put pas se développer de classe bourgeoise hongroise, et le mode de vie des nobles retirés dans la solitude de la province ou au contraire attachés au service de la cour ou de l'armée ne permettait guère la recherche scientifique.

Malgré tout, l'historiographie hongroise ne connut pas d'interruption tout au plus fut-elle beaucoup plus lente dans son développement que ce ne fut le cas dans les pays européens qui s'urbanisèrent plus tôt. Cependant, au cours du règne de Mathias Corvin — qui étendit un rayonnement qui ne fut pas seulement politique en Europe, à une grande partie de la Tchéquie et finalement à la capitale de son vieil ennemi, l'Empereur Frédéric III de Habsbourg, Vienne — l'historiographie hongroise et la publication des sources marquèrent un net essor coïncidant avec la diffusion de l'imprimerie. Dès 1486, on vit paraître à Strasbourg une version imprimée de la légende du roi hongrois Saint Étienne mise au point au début du XII<sup>e</sup> siècle par l'évêque Hartvik, qui mettait en relief l'importance de la couronne hongroise reçue du Pape et celle de l'indépendance par rapport au fief impérial allemand.<sup>4</sup>



Mais avant cela, l'imprimerie créée dans la capitale du roi Mathias, Buda, avec l'aide de celui-ci, avait publié en 1473 la «Chronique Budoise», qui contient pratiquement tout l'héritage des chroniques hongroises du moyen-âge et conte l'histoire de la première famille royale hongroise (celle des Árpád, qui avaient conquis le pays) tout en se faisant le porte-parole de l'identité entre les Huns et les Hongrois. Cette chronique étend à toute la nation la tradition de la descendance directe du fondateur de l'empire, Attila, et le mythe familial de la dynastie. Mais elle lui donne une suite en relatant le grand tournant que connurent les Hongrois au Xe siècle, lorsqu'ils étaient encore un peuple nomade et païen parcourant l'Europe à cheval et qu'ils s'installèrent dans l'actuelle Hongrie, puis l'introduction du christianisme en 972 et la création de l'État chrétien hongrois par Saint Étienne en l'an 1000, époque où le Pape lui envoya la couronne de Hongrie. Enfin, la chronique perpétue le souvenir de la vie chrétienne extrêmement élevée des descendants d'Attila et d'Árpád en énumérant les membres d'une même famille, le roi Saint Étienne († 1038), le prince Saint Imre (Saint Emeric) († 1031), et le roi Saint László (Saint Ladislas) († 1095). La série devait être complétée plus tard par la princesse Sainte Elizabeth († 1231), populaire dans toute l'Europe, et qui fut canonisée quatre ans à peine après sa mort, et par Sainte Marguerite († 1270), dominicaine qui ne fut considérée officiellement comme sainte qu'en 1943, alors que son procès avait été ouvert en 1272. (La dynastie, éteinte en 1301, a donc donné à la postérité à partir de sa christianisation, c'est-à-dire en l'espace d'un peu plus de trois siècles à peine, cinq saints officiellement canonisés et trois princesses béatifiées. Du point de vue de l'Église, il s'agit là d'une circonstance digne d'exciter l'intérêt, le phénomène étant unique parmi les familles régnantes d'Europe.)

Cette tradition chronicale hongroise a été reprise et complétée pour l'essentiel par la chronique d'un sénéchal de l'entourage du roi Mathias, János Thuróczi, qui parut conjointement à Augsbourg et à Brunn en 1488.<sup>5</sup> Mais à la cour royale, l'oeuvre de l'écrivain italien humaniste qui prit la relève des chroniqueurs, Antonio Bonfini, invité à Buda par le roi Mathias, était déjà en préparation.<sup>6</sup>

Par contre, Inchofer remarque à juste titre que l'histoire de l'Église hongroise n'avait jamais été écrite avant son époque.<sup>7</sup> Il aurait d'ailleurs été impossible de l'écrire, puisque la majorité des évêques du pays étaient tombés, l'archevêque d'Esztergom à leur tête, lors de la désastreuse bataille de Mohács, en 1526. Le protestantisme avait eu tout loisir de se répandre dans les diocèses laissés à l'abandon, et au milieu du XVIe siècle, la grande majorité des Hongrois étaient protestants. Le passé du pays, lié à l'Église catholique, ne soulevait encore aucun intérêt, et c'est même à cette époque que heiducques protestants révoltés saccagèrent la tombe du roi Saint Ladislas à Nagyvárad (aujourd'hui: Oradea, en territoire roumain depuis 1918)<sup>8</sup>. On sait que par la suite, la majorité des habitants du pays redevinrent catholiques, et cette reconversion se produisit précisément par suite des efforts des missions Jésuites parties pour la Hongrie en 1561 et en 1586.

L'extension du protestantisme devait assurer à la Hongrie un grand avantage, à savoir le soutien de la langue du pays, et *last but not least*, le fait que la dynastie des Habsbourg prit l'Église catholique sous sa protection. En effet, c'est seulement la remarquable activité de politicien et d'écrivain de langue hongroise de Péter Pázmány (1570–1637), Jésuite devenu archevêque d'Esztergom, qui parvint à exercer l'influence souhaitée.<sup>10</sup> C'est à cette époque qu'Inchofer écrivit son étude.

La première manche de cette partie avait été constituée par la création du Collège Hongrois de Rome, qui devait jeter les bases de la culture d'esprit catholique et du nouveau clergé qui se regroupa autour de Mgr. Pázmány. A l'origine, le Pape ne créa à Rome qu'un *Collegium Hungaricum*, mais très bientôt, le nom de l'institution fut transformé en *Collegium Germanicum-Hungaricum*, et là comme ailleurs, les Hongrois durent s'allier aux Allemands. De même, il fut impossible de créer une province jésuite hongroise; les Hongrois faisaient partie, avec les Croates et les Tchèques, de la province autrichienne. Il est indiscutable qu'étant donné les proportions extrêmement réduites du royaume hongrois et le nombre encore relativement modeste des catholiques hongrois, il est difficile d'imaginer une autre solution. Mais cette pratique originalement dictée par la nécessité demeura tout naturellement jusqu'au bout pour des raisons politiques, alors même que la Hongrie était redevenue un pays à prédominance catholique.

C'est grâce à cet enseignement conjoint des Autrichiens et des Hongrois à Rome que l'amitié d'Inchofer et de celui qui devait devenir Mgr Jakusich put naître et se développer. Cependant, Inchofer fait allusion dans sa préface à un autre de ses condisciples hongrois. Il s'agit en l'occurrence d'Imre Lósy (1580–1642), qui succéda directement à Pázmány sur le trône archi-épiscopal d'Esztergom, et qui fournit à Inchofer les documents hongrois qui étaient nécessaires à la rédaction de son ouvrage.<sup>11</sup> Il ne vécut malheureusement pas assez longtemps pour voir publier le livre de son ami, et c'est pourquoi Inchofer dédia son travail au successeur de Lósy, György Lippay, archevêque d'Esztergom.

Mais les années passées en commun avec les Hongrois au Collège de Rome n'expliquent pas entièrement la sympathie, pour ne pas dire la profonde compassion, dont Inchofer fait preuve dans son livre à l'égard des Hongrois. On sait en effet que la coexistence des Autrichiens et des Hongrois n'était pas précisément placée sous le signe de l'entente cordiale et du respect mutuel.

Mais on peut tenir pour certain que la sympathie d'Inchofer pour les Hongrois était en partie due au fait qu'il était lui-même né en Hongrie, à *Kőszeg*. Tous les dictionnaires et notes qui font naître Inchofer à Vienne sont donc erronés.<sup>12</sup> On peut en effet très nettement lire dans les registres du *Collegium Germanicum-Hungaricum* le nom de sa ville natale en allemand: *Güns* ou *Gins*. L'erreur a certainement pour origine le fait que le même document précise qu'Inchofer venait du diocèse de Vienne.<sup>13</sup> Par la suite, les livres des novices des Jésuites n'ont retenu que son origine «viennoise».



Les registres du Collège nous apprennent également qu'Inchofer était le fils d'un officier d'administration à l'approvisionnement de l'empereur et qu'il était d'une famille noble protestante. C'est en 1605 qu'il vint pour la première fois à Rome et qu'il s'inscrivit au Collège. Nous avons également des précisions intéressantes sur sa personnalité. En effet, les registres parlent de lui comme d'un exemple à suivre pour tout le collège étant donné sa morale très pure, ses vertus quotidiennes et sa pratique de la soumission et de l'obéissance. Il ne devait pourtant pas terminer ses études, puisqu'il rentra chez lui soudainement le 29 août 1606, pour ramener à l'Église romaine son père, qui était luthérien.<sup>14</sup>

C'est seulement ensuite qu'il retourna à Rome, mais pour entrer directement en noviciat chez les Jésuites, à la Maison St-André, le 26 mars 1607. On retrouve dans les registres de cette institution une note signée de sa propre main qui le déclare viennois et allemand. Il avait apporté avec lui, outre des vêtements, quelques pièces d'or hongroises et une épée. Il déclarait avoir 22 ans environ<sup>15</sup>. Il serait donc né vers 1585.<sup>16</sup>

Étant donné qu'il s'était présenté dans la province romaine, et non pas dans la province autrichienne, il continua de vivre en Italie après qu'il eût terminé ses études de théologie et de philosophie, et c'est également dans ce pays qu'il est mort. Il s'installa d'abord dans le Midi, loin de Rome, à Messine (Sicile), où il enseigna les mathématiques, la philosophie et la théologie. Il se fit très vite remarquer par ses dons, son esprit aiguisé, et il publia plusieurs oeuvres imprimées. Il fut d'abord reconnu comme astronome, mais il publia en 1629 une étude traitant du culte marial à Messine, qu'il dut remanier en raison des critiques ultérieures de la censure, et qui vit à nouveau le jour en 1632. À partir de 1630, il fut lui-même membre de la Congrégation de l'Index du Saint-Siège, et ses contemporains témoignent du zèle qu'il apporta à sa tâche.<sup>17</sup> En 1633, il publia un nouvel ouvrage, scientifique, cette fois, qui contestait les thèses de Copernic. C'est également à cette époque qu'il participa au procès de Galilée: il fut l'un de ceux qui votèrent contre le grand savant.<sup>18</sup> Il est certain que le rôle qu'il joua dans ce procès est pour quelque chose dans le fait que les critiques qui portèrent par la suite sur sa personne, tout en rendant hommage à ses connaissances et à ses dons exceptionnels, notent également que son sens critique n'était pas toujours fiable.<sup>19</sup> En ce qui concerne le procès de Galilée, nous pouvons ajouter pour notre part que son opinion n'avait rien d'étrange pour son époque, et qu'elle ne l'opposa pas à ses collègues.

Il en fut tout autrement pour son livre sur l'histoire de l'Église hongroise. Les documents de la censure qui sont conservés dans les archives centrales de l'Ordre nous font découvrir les différends qui opposèrent l'auteur et les censeurs de son travail, encore à l'état de manuscrit.

Nous aimerions jeter ici la lumière sur deux secrets étonnants, du travail d'Inchofer: en premier lieu, les luttes âpres et longues qu'il dut soutenir pour publier un ouvrage révélant de la sympathie, et parfois

même une compassion exagérée à l'égard des Hongrois à une époque de pression impériale absolue; et ensuite, les raisons qui ont empêché la parution de la suite de son étude, dont le premier tome ne couvre que la période s'étendant jusqu'à 1059.

A notre sens, les données jusqu'ici inédites que nous avons découvertes dans les archives centrales de l'Ordre à Rome et qui éclairent quelque peu les problèmes évoqués on également des connotations en ce qui concerne les rapports entre Rome et Vienne à l'époque. En outre, elles expliquent la façon dont a démarré en Hongrie l'historiographie de tendance rationaliste. En effet, les Jésuites hongrois qui devaient créer au début du XVIII<sup>e</sup> siècle l'école historique hongroise s'appuyaient tous au départ sur l'ouvrage d'Inchofer.<sup>20</sup>

### I. L'affaire des „Annales ecclesiastici regni Hungariae”

D'après les documents de la censure, l'ouvrage, qui parut en 1644, était déjà terminé en 1641, puisque l'opinion de son premier censeur porte la date du 11 juin 1641.<sup>21</sup> A cette époque, Inchofer, qui était rentré de Messine dans les années trente, faisait de nouveau partie du Collège de Rome.

Le Général de son Ordre était à l'époque Mutio Vitelleschi (1563 – 1645).<sup>22</sup> Le premier censeur qui eut entre les mains le manuscrit de l'ouvrage d'Inchofer fut l'un des membres de la province autrichienne, lui-même autrichien d'origine, Matthias Bastianschitz (1591 – 1659)<sup>23</sup>. Il résuma son opinion dans les points principaux suivants: 1. L'auteur s'écarte de son sujet, car il ne traite pas seulement de l'histoire de l'Église de Hongrie, mais aussi de celle de la Papauté et de l'Europe tout entière. 2. Son texte plagie Cesare Baronius et Henricus Spondanus. 3. Tout au long de passages étendus, il traite d'autres peuples que les Hongrois. 4. En traitant de l'histoire de la Papauté, il cite de manière tout-à-fait superflue des détails scandaleux qui ont déjà été suffisamment ressassés par d'autres écrivains, ennemis de l'Église. 5. L'auteur fait trop la louange des Hongrois, au détriment des autres nations.<sup>24</sup>

Le Général Vitelleschi demanda ensuite son opinion à un autre censeur, le Français Jean Bagot (1591 – 1664),<sup>25</sup> qui lui remit son rapport le 7 septembre 1641. Les critiques d'ensemble de Bagot correspondaient totalement à celles du premier censeur de l'oeuvre, à cette différence près que le Français trouva encore à redire au style latin d'Inchofer. Lorsqu'il aborde la question des louanges exagérées à l'égard des Hongrois, il souligne qu'il trouve déplacé de présenter sous un jour favorable la culture hongroise lorsque chacun sait que les Hongrois ne s'entendaient qu'à guerroyer. Quant à la bibliothèque du roi Mathias Corvin, il la considérait comme une curiosité, et non pas comme un phénomène caractéristique de la culture de l'ensemble de la nation.<sup>26</sup>

Ce fut au tour de Melchior Inchofer de répondre aux objections des censeurs. Il devait déclarer pour défendre son travailles choses suivantes:<sup>27</sup>



1. Si son style n'est pas des meilleurs, il ne peut guère qu'être comparable à celui des autres historiens qui s'étaient consacrés au sujet. Si Cicéron ou Tite-Live avaient écrit une histoire de l'Église de Hongrie, note-t-il avec une fine ironie, il aurait certainement été capable d'écrire à son tour un ouvrage dans un meilleur style.

2. Tout en l'accusant de plagier Baronius et un autre auteur, on lui reproche à plusieurs reprises (dans les notes détaillées) de ne pas utiliser les auteurs. Les censeurs se contredisent donc eux-mêmes. En réalité, il est vrai qu'il a eu recours à Baronius, mais aussi à bien d'autres auteurs et chroniqueurs étrangers, dont il cite toujours le nom.

3. En ce qui concerne les détails scandaleux de l'histoire de la Papauté, il suppose que les censeurs visent en l'occurrence le cas de la «Papesse Jeanne». Mais il ne s'agit là que d'une fiction, qu'il cite bien comme un conte, et non comme un fait réel.

4. Enfin, en ce qui concerne les éloges outrés des Hongrois aux détriments d'autres peuples, Inchofer réplique: (nous citons): «*Quod crebro laudatur Hungaria. Respondeo: Agitur de rebus Hungarorum, nec tamen laudantur cum praeiudicio aliarum nationum, quae etiam in loco quantum huc spectat commendantur. Et eadem responsio est ad similia, quod Hungari nimirum laudantur ab eruditione: quod pietati Hungarorum aliorumque fidelium tribuatur conservatam hactenus vel non totam perditam (esse) Hungariam qua eversa facile actum fuisset de Europa.*» (Que je loue trop la Hongrie. A quoi je réponds: Il est question des affaires des Hongrois, mais je ne leur fais cependant pas d'éloges au détriment des autres nations, qui sont traitées avec respect lorsqu'il est question d'elles dans l'ordre des choses. Et ma réponse est semblable en ce qui concerne d'autres choses comparables... que les Hongrois sont extrêmement loués pour leur culture, et que je leur attribue le zèle d'autres croyants, que la Hongrie n'est pas totalement perdue, elle dont la destruction aurait facilement pu entraîner la fin de l'Europe).<sup>28</sup>

Il aurait alors été impossible d'écrire une telle phrase à Vienne. Cela n'était chose possible qu'à Rome, en-dehors des limites de l'empire des Habsbourg, et hors de l'État papal. Mais même ainsi, il s'agissait d'une grande hardiesse, étant donné qu'à l'époque, la plupart des villes-États d'Italie étaient déjà dépendantes politiquement de l'Autriche et que l'Espagne elle-même était aux mains des Habsbourg, ce qui revient à dire que l'influence politique des puissances maintenant le catholicisme était loin d'être négligeable pour le Saint-Siège.

En ce qui concerne l'idée selon laquelle la Hongrie avait sauvé l'Europe des Turcs, elle n'était pas d'Inchofer. A l'époque de la bataille de Mohács, il s'agissait d'une conviction profonde dans toute l'Europe, et ce n'est pas un hasard si elle se répandit en partie par suite des rapports du dernier ambassadeur du Saint-Siège en Hongrie, Antonio Burgio.<sup>29</sup>

D'après ses rapports, Burgio avait bien discerné également les fautes commises dans la direction de l'État hongrois de l'époque, l'égoïsme des nobles, la négligence criminelle dont ils faisaient preuve à l'égard de leur propre pays, sans vouloir regarder en face et à temps ce qu'il convenait

de faire, et c'est en analysant la situation de façon réaliste qu'il était parvenu à sa conclusion.

Mais l'idée était déjà dans l'air plus tôt, et non pas même au sujet des Turcs, mais à propos du péril tartare. Cette pensée apparaît déjà dans la correspondance de 1241 entre le roi de la maison Arpadienne Béla IV et le pape Grégoire IX, ainsi que dans les lettres adressées par le pape aux prêtres hongrois.<sup>30</sup> Inchofer avait également pu l'entendre exprimer par les Hongrois catholiques avec qui il avait étudié, mais il ne s'agissait nullement d'une idée inconnue des milieux pontificaux romains, puisque le pape Pie II l'avait souvent reprise, spécialement en 1456, à l'occasion de la victoire remportée par Jean Hunyadi et Saint Jean de Capistran à Belgrade (appelée alors en hongrois Nádorfehérvár). Et Inchofer mentionne qu'il effectuait des recherches dans les archives et les bibliothèques de Rome.

Par contre, le gouvernement de Vienne se sentait désagréablement atteint par tout ce qui pouvait rappeler le rôle important joué par la Hongrie, surtout en ce qui concernait la lutte contre les Turcs. Les Autrichiens se souvenaient bien, mais sans en parler, que même la partie des ordres hongrois qui s'était détournée en 1526 du roi hongrois Jean au profit de Ferdinand ne l'avait fait que parce qu'elle espérait pouvoir atteindre par l'entremise de son frère, l'empereur, l'expulsion des Turcs. Et Ferdinand en donna plusieurs fois sa promesse à ces ordres, solennellement, avant et après son couronnement.<sup>31</sup> Mais les armées de son frère, Charles Quint, fort occupées peu de temps après le désastre de Mohács par le pillage de Rome (*sacco di Roma*), ne purent se retourner contre les Turcs. A l'époque où vécut Inchofer, il n'y eut pas d'efforts sérieux tentés pour repousser les Turcs, l'Europe avait d'autres soucis et se préoccupait surtout de la Guerre de Trente Ans. La réponse d'Inchofer stupéfia certainement ses censeurs, surtout ceux qui étaient de nationalité autrichienne.

Nous ne mentionnons tout ceci que pour bien mettre en lumière le fait qu'Inchofer ne pouvait voir son ouvrage bien accueilli par Vienne, d'autant plus qu'il semble bien qu'il ait refusé de rien changer à son manuscrit, qui doit avoir été imprimé tel quel. Le Général Vitelleschi donna assez rapidement son autorisation, dès le 15 octobre 1641, et en décembre, Leone Allacci, grand censeur du Saint-Siège, recommandait le livre, en soulignant le talent d'écrivain d'Inchofer. Il fallut cependant attendre deux ans pour qu'il paraisse. En effet, d'après les sources, l'auteur eut grand mal à éviter un nouvel examen de la censure.<sup>32</sup>

Mais un examen impartial doit également découvrir que les censeurs d'Inchofer avaient raison sur plus d'un point. Ils jugeaient l'ouvrage en s'appuyant sur les réalités de leur époque, ils ne connaissaient pas bien l'histoire de la Hongrie, et la situation d'assujettissement de la Hongrie du XVII<sup>e</sup> siècle leur faisait voir le passé sous une lumière différente également. Ils avaient cependant raison en soulignant les disproportions de structure de l'ouvrage, qui découlait vraiment du fait qu'Inchofer traitait trop longuement des Hongrois. Il avait accepté sans critique



adéquate l'idée de l'identité des Huns et des Hongrois prise dans les chroniques hongroises, et c'est pourquoi les Huns et Attila trouvent également une place dans son livre. Par contre, en ce qui concerne la tradition d'Attila de la maison des Árpád, ils'agissait déjà une réalité historique au XI<sup>e</sup> siècle.<sup>33</sup>

Mais les censeurs n'insistent pourtant pas sur les questions délicates; ils objectent seulement que le barbare païen qu'était Attila ne pouvait avoir une notion claire de ce qu'était Dieu. Ce à quoi Inchofer répond qu'il devait bien pourtant en avoir une, sans quoi il ne se serait pas donné lui-même le surnom de «fléau de Dieu» (*flagellum Dei*)<sup>34</sup>

Une autre question de détail est également soulevée: Où Inchofer prend-il que le roi allemand Henri I<sup>er</sup> payait tribut aux Hongrois? Inchofer se réfère à un chroniqueur du X<sup>e</sup> siècle, Sigebert de Gemblaux. Les censeurs se rappelaient naturellement uniquement la victoire de Merseburg sur les Hongrois, mais ils avaient tout simplement oublié qu'il avait fallu la fêter à l'époque parce qu'elle avait fait cesser en 933 le paiement des impôts aux Hongrois. L'Allemand Inchofer est là réellement objectif. Il souligne lui aussi dans son livre la victoire d'Henri I<sup>er</sup>, mais il mentionne aussi que le roi avait payé jusqu'alors des tributs aux Hongrois, et que seule la victoire de Merseburg avait mis fin à cette situation.<sup>35</sup>

Mais à l'exception de ces divers points, seule une analyse philologique détaillée pourrait décider avec précision des passages où l'ouvrage d'Inchofer était dans le juste et ceux où il était dans l'erreur. Il s'agit cependant là d'un aspect accessoire du point de vue de notre étude, qui considère comme beaucoup plus essentiel un autre problème: Quel est le fil conducteur idéologique qui conduisit Inchofer dans son travail? Si nous parvenons à le préciser, cela nous permettra de découvrir les causes qui l'ont fait se dresser contre la ligne politique actuelle de son époque et contre les tentatives de la monarchie de Vienne de gouverner en fondant plusieurs nations différentes en une seule.

Comme il le déclare lui-même dans la préface de son ouvrage et comme le prouve par ailleurs l'histoire de sa vie, ce livre à thème hongrois procédait de l'intérêt qu'il prit à partir de 1634 à l'histoire des martyrs.<sup>36</sup>

On était alors en pleine édition par les fondateurs de l'école des «Bollandistes» — Heribert Rosweyde (*Vitae Patrum*, Antverpen 1628), et Jean Bolland — des volumes des *Acta Sanctorum* (depuis 1643, à Bruxelles), ce grand ouvrage de l'historiographie jésuite, et l'on sait combien cet ouvrage a contribué à l'apparition de la nouvelle tendance des historiens à analyser rationnellement les sources historiques, tendance qui ouvrirait finalement la voie aux exigences de Lumières.<sup>37</sup> De par les cadres de son Ordre et sa formation, Inchofer reçut donc une possibilité toute faite de satisfaire son intérêt sous ce rapport.

Après le Concile de Trente qui avait renouvelé l'Eglise, le culte baroque des saints se trouva nécessairement étroitement lié à une nouvelle conception de l'histoire, puisqu'il impliquait la connaissance de la vie et

des actes héroïques de personnages ayant vécu dans le passé. Il était également nécessairement lié à l'idéalisme qui avait pour but la recherche et la redécouverte d'idéaux. Comme on peut très bien s'en rendre compte à la lecture de son livre, Inchofer se trouva amené au début de sa période «d'histoire hongroise» par son enthousiasme idéaliste pour les saints, qui imprégna toute son époque, et il y fut amené par le biais de l'histoire des Hongrois sanctifiés. En outre, le fait que les personnages hongrois canonisés étaient sans exception des membres de la famille royale des Árpád lia étroitement l'ouvrage d'Inchofer à l'histoire des institutions des rois hongrois et du passé politique du pays.

Dans son livre, l'auteur évoque avec enthousiasme, non seulement le fondateur de l'État hongrois, Saint Étienne, mais aussi son fils, le prince Saint Emeric (Imre), le roi Saint Ladislás (László) et deux princesses, connues et populaires dans toute l'Europe dès le XIII<sup>e</sup> siècle, Sainte Elisabeth et Sainte Marguerite.<sup>38</sup>

Le fil de son récit le fait s'arrêter à 1059, ce qui explique qu'il ne traite pas de Saint Ladislás et de ceux qui lui succédèrent. Par contre, il s'arrête fort longtemps à la question de la fondation de l'État par le roi Saint Étienne et de la couronne envoyée à la Hongrie par le Pape en l'an 1000.<sup>39</sup> Et c'était là le problème délicat qui le faisait nécessairement s'opposer à la conception officielle des Autrichiens, sans qu'il l'eût désiré volontairement.

Inchofer part d'un éloge de l'importance de l'Église et de papauté. Il souhaite souligner combien la décision du Pape Sylvestre II d'accueillir au sein de la communauté des pays chrétiens d'Europe le premier roi hongrois en lui envoyant une couronne était importante.

Les lecteurs portés à l'approfondissement et les milieux gouvernementaux de Vienne durent être surpris par le passage du livre d'Inchofer dans lequel il dévoile les efforts faits par les milieux gouvernementaux des Habsbourg pour s'approprier le culte catholique en relatant — comme par hasard — une nouvelle fois l'un des éléments de la légende de Saint Étienne. En effet, selon la légende, lorsque l'empereur allemand Konrad II attaqua la Hongrie en 1030, afin de la faire tomber en son pouvoir, le roi Saint Étienne demanda protection à la Vierge Marie, ce qui entraîna la destruction de l'armée allemande et la survie de la souveraineté du pays.<sup>40</sup> Cette vérité historique n'était pas particulièrement bonne à dire du fait que le gouvernement impérial se donnait beaucoup de mal pour fonder les efforts de restauration du catholicisme en Hongrie avec l'ancien culte marial des Hongrois et le pouvoir catholique de la maison des Habsbourg. Cette tentative devait se poursuivre fort longtemps, et même culminer au XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'idée du «Regnum Marianum». Une partie des divers écrits religieux et prédications de l'époque mentionnent ouvertement la Vierge Marie comme ayant choisi la «patrie autrichienne» pour «sauver» la Hongrie et les Hongrois. Par contre, à la lecture de la légende médiévale, il apparaît clairement que l'idée hongroise de la protection et du culte de la Vierge était également née en relation avec celle de la conservation de la souveraineté de la



Hongrie, et ce par-dessus le marché contre les efforts illicites de l'empereur allemand pour y étendre son pouvoir.

Cependant, Inchofer devait surtout se livrer à une hardiesse peu souhaitable du point de vue des idées par une autre argumentation. L'idéalisme manifesté par lui à l'égard des saints issus de la famille des Árpád et sa grande culture l'amènèrent à une comparaison fort intéressante. On peut en effet lire dans la légende de Saint Étienne que le premier des rois de Hongrie avait le don de guérir, et qu'il était à même de rendre la santé à ceux qui s'adressaient à lui. Dans le même temps, plus tard, on trouve également dans la légende du roi Saint Ladislas des passages qui déclarent que le roi savait miraculeusement soigner ses sujets (l'herbe de Saint-Ladislas, l'eau qu'il fait jaillir du rocher pour ceux qui on soif, la horde de bisons qu'il fait apparaître du néant contre la famine, etc.)

Ces passages devaient parler à l'imagination d'Inchofer, qui compara ce don de guérison des rois de Hongrie à la tradition ancestrale qui attribuait aux rois de France sacrés par le Pape le pouvoir de guérir les écrouelles.<sup>41</sup> Mais cette croyance incontestablement d'origine païenne et faite d'éléments rituels germaniques n'était pas liée à l'excellence de la personne du roi, mais à la puissance magique des saintes huiles qui avaient servi à oindre le premier roi franc lors de son sacre, et d'autre part au pouvoir d'origine céleste du Pape, Vicaire du Christ, que celui-ci avait transmis au premier roi chrétien d'Europe par l'intermédiaire des huiles. Il est de fait que cette croyance, ainsi que le rite de l'onction qui accompagnait le sacre, se transmièrent d'un roi français à l'autre, en même temps que la cérémonie de l'attouchement des écrouelles, jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette croyance passa également dans la famille royale anglaise par le canal des souverains de souche française, mais elle ne se maintint en Angleterre que jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et à l'exécution de Charles I<sup>er</sup>. On retrouve la même superstition chez les rois d'Aragon qui régnaient en Espagne, mais elle n'est aucunement liée à l'empire allemand.<sup>42</sup>

Il est indiscutable que les croyances populaires attribuaient au moyen-âge un pouvoir de caractère sacré aux rois allemands, comme aux souverains en général, mais le titre d'empereur n'était pas lié en soi à un mythe. Dans la version renouvelée par Otto I<sup>er</sup> au Xe siècle, le titre d'empereur n'était qu'une «translation» rationnelle relevant de la théorie du droit et qui, si elle équivalait à la puissance temporelle la plus grande qui soit, rappelait bien plus la dignité de «pontifex maximus» des Romains que le pouvoir chrétien légué par le Pape. En effet, dans cette théorie juridique, le Pape ne venait qu'en second lieu. L'empereur prenait pour lui le titre de «Vicaire du Christ», ne laissant en partage au Pape que celui de «Vicaire de Saint Pierre».<sup>43</sup> Et selon la Bible, le Christ avait nommé Saint Pierre son représentant sur la terre.

Inchofer montre combien son sens de la justice était extraordinairement affiné et quel respect il éprouvait pour l'autorité du Pape lorsqu'il fait allusion, de manière voilée, à la façon dont les empereurs germani-

ques se sont emparés de ce titre, sans pourtant les nommer. C'est en parlant des vertus du roi Saint Étienne de Hongrie qu'il mentionne la grande obéissance dont il a toujours fait preuve à l'égard du Pape, et du fait qu'il ne se nomma jamais «vicarius Christi».<sup>14</sup>

Le censeur allemand lisant cet ouvrage en conscience ne pouvait que comprendre cette allusion à l'exercice illégal du pouvoir de l'empereur dans le domaine religieux, qui était encore en vigueur à l'époque, mais il était impossible de réfuter ce passage, puisqu'Inchofer s'y élevait précisément en faveur de l'autorité papale. C'est pourquoi l'on dut avoir recours de manière fort artificielle à l'accusation de diffusion de «détails scandaleux» de l'histoire de la papauté. Il est pourtant clair que tout l'ouvrage d'Inchofer est motivé par le respect qu'ol éprouve pour le pape. Les censeurs ne font donc là guère preuve de leur bonne foi à l'égard de l'auteur en se livrant à ces accusations.

Il n'était plus question à l'époque d'Inchofer de lutte pour les titres, comme au moyen-âge, et l'empereur ne se donnait plus le titre de «Vicaire du Christ». Mais dans la pratique, on voyait se développer sous couleur de religion des intentions extrêmement temporelles visant à faire peser un nouveau pouvoir impérial, au moins sur les pays catholiques. Ces efforts furent appuyés par la renaissance dans une forme moderne de la politique dynastique dans l'extension et la diffusion des idées de la Renaissance et de l'époque baroque. Le gouvernement officiel était tout aussi susceptible qu'auparavant en ce qui concernait la différenciation entre l'origine des titres et celle des titres constitutifs du pouvoir.

L'idée ancestrale et païenne de la sacralité dans le règne, liée à l'hérédité de sang, et qui avait accompagné sans interruption la notion de royauté devenue chrétienne depuis le premier des Mérovingiens, prit une teinte de rationalisme et de droit constitutionnel, et retrouva un élément mystique dans les rites de la religion catholique, et la dynastie des Habsbourg se présenta, en luttant contre l'extension du protestantisme, comme le protecteur de la pureté de la foi chrétienne authentique, tout en augmentant sa domination politique. Les Habsbourg agirent dans ce cas comme d'autres familles régnantes. Mais dans le progrès vers l'absolutisme d'État, cette politique dynastique de caractère sacré tranchait dans le cas des Habsbourg du fait qu'elle ne se nourrissait pas de traditions ancestrales et mythiques véritables, mais représentait une tendance à la mythisation et à l'auto-adoration forgée artificiellement et rationnellement par une famille s'étant élevée depuis relativement peu de temps, et dont la base juridique résidait uniquement dans la notion d'empire romain-germanique, prenant elle-même ses racines dans des idées rationalistes. Le maintien parallèle du mythe de l'hérédité dynastique par le sang et de la notion rationaliste d'empire était fatalement forcé, et ne pouvait donc se perpétuer que par un gouvernement autoritaire. Ce caractère contraint était encore renforcé par le fait que cette conception du règne se séparait dans la pratique de tous rapports avec les sujets, et devenait donc entièrement une chose ayant une fin *en soi*.



Dans la sacralité de règne de l'ancien type, qui prenait ses racines dans le mythe, le rapport avec les sujets jouait encore un rôle beaucoup plus important: on prévoyait le fait qu'il fallait avoir soin d'eux les protéger, il était question de certaines identités d'intérêt, et l'on retrouvait dans tout cela, bien que sous une forme déformée, des éléments hérités du pouvoir patriarcal et «paternel» d'autrefois. Les premiers Capétiens devaient en conserver beaucoup, et c'est en premier lieu autour de leur dynastie que se créa la croyance du pouvoir de guérir. Leurs successeurs de droit la perpétuèrent par la translation mystique de la force attribuée aux saintes huiles.

Lorsque Inchofer compare le pouvoir de guérir des rois de la maison des Árpád à la croyance liée au don de guérison des rois françaises, il se trompe pourtant, les Árpád étaient d'une maison régnante à qui ne manquaient certainement pas les traditions mythiques ancestrales, et par-dessus le marché, celles-ci procédaient d'une culture orientale de nomades cavaliers attribuant une puissance particulière aux ancêtres, et chez qui le respect dû aux héros morts était comparable à celui que l'on doit aux dieux. Le héros de la maison des Árpád, le prince Álmos (+ 895), le père du grand prince Árpád (+ 907), qui avait conduit les Hongrois jusqu'aux limites de leur pays actuel, faisait l'objet d'une légende en fin de compte tout aussi fantastique lui attribuant une «origine céleste» à travers Attila, que les rois et les chefs de tribus germaniques païens qui avaient dépassé plus tôt ce stade de développement.<sup>45</sup> Dans les pays les plus évolués d'Europe, le progrès culturel et le christianisme de vaint contraindre à prendre une forme rationnelle les forces mythiques qui s'étaient maintenues indépendamment des personnes, raidies dans des rites, ou qui s'étaient au contraire perdues. Cependant, le pouvoir magique ancestral et mythique des Árpád connut une transformation très particulière. D'une part, il conserva sa force liée à l'héritage du sang, et d'autre part, le caractère idoïne personnel, principe chrétien, se manifesta en série dans la famille. Il n'était donc pas nécessaire dans ce cas de «quotidienniser» le charisme, et la charte constitutive des Hongrois, rédigée en 1222 (la «Bulle d'Or») prouve combien ce peuple ne considérait pas, très tôt déjà, la dignité royale comme inattaquable.<sup>46</sup> Mais cette puissance particulière devait être très fortement influencée par les personnalités qui surent, non pas par des cérémonies extérieures, mais bien par leur qualité personnelle, la force réelle qui se dégageait d'elles, mener à bien jusqu'à l'heure de leur mort la tâche de protection, patriarcale d'origine, de leurs sujets. L'extinction relativement tôt survenue des Árpád en 1301 les empêcha de connaître l'époque où le progrès en termina définitivement avec ce rapport mythico-patriarcal, qui n'avait été dans leur cas que transformé par le christianisme, et qui avait été renforcé par la «génération des rois saints».

Mais en outre, les motifs religieux allaient également de pair avec des motifs politiques. En effet, l'excellence des membres de la maison des Árpád ne s'arrêtait pas à l'exercice des vertus religieuses et à leur don de guérison; elle résidait aussi dans une adresse de chefs d'État qui

leur permit de repousser toujours avec succès les tentatives répétées et féodales des empereurs allemands et de Byzance. Et qui plus est, ils élevèrent leur pays au niveau d'une grande puissance en étendant leur royaume jusqu'à l'Adriatique à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au début du XII<sup>e</sup>.

Inchofer, donc, s'il se trompe en toute bonne foi dans sa comparaison au sujet du pouvoir de guérison royal, soulève également un point, en l'occurrence la dignité royale, qui causait déjà bien assez de soucis comme cela aux Habsbourg. En effet, les rois de Hongrie constituaient l'obstacle principal qui se dressait devant leurs rêves de monarchie unifiée. L'opposition manifestée lors des assemblées nationales hongroises se basait constamment sur les droits historiques.<sup>47</sup>

Ils avaient pu sans difficulté concilier leur autre titre royal, celui qui portait sur le royaume tchèque, avec le gouvernement central. Ce titre ne devint héréditaire que relativement tard, en 1198, grâce à Philippe I<sup>er</sup> de Souabe, et n'entra pas encore alors en vigueur devant le Pape. Le Pape Innocent III ne reconnut en 1203 comme roi des Tchèques qu'Ottokar I<sup>er</sup>, qui bénéficiait de la concession du titre *impérial* par Otton IV.<sup>48</sup> Mais tout ceci ne change cependant rien au fait que la Tchéquie était fief impérial allemand, et qu'elle le resta même après la concession du titre royal. Par contre, le roi de Hongrie ne se trouva placé en pratique sous la dépendance de la couronne impériale que deux ans, de 1044 à 1046, et cela à cause du roi Pierre, issu de la famille des Orseolo, qui fut chassé et tué pour sa transformation en vassal et en sujet.

En outre, en Hongrie, les notions liées à la couronne connurent un développement très particulier après l'extinction de la maison des Árpád. Elles devinrent de plus en plus indépendantes de la personne des rois qui succédèrent aux Árpád, elles se teintèrent de plus en plus de démocratisme, mais avec des explications mystiques et dans l'idéologie d'une noblesse jalouse de ses prérogatives. La couronne, précisément en raison du souvenir transformé en légende de la dynastie qui avait amené la nation dans son pays et l'avait élevée comme «un père mû par la grâce céleste», ne fut plus jamais et n'aurait plus pu être le bien d'une famille, mais seulement le «corps mystique» de la nation.

István Werbőczy, dont le code de lois a été utilisé comme source par Inchofer, dit déjà dans son ouvrage que chacun des membres de la nation fait partie de la couronne, que c'est la nation qui dispose de la couronne, et que c'est la nation qui décide qui est apte à la porter. (Il faut cependant ajouter ici qu'en Hongrie, où un progrès retardé n'avait pas permis la naissance d'une classe bourgeoise, la proportion de la noblesse était incomparablement plus élevée par rapport au peuple que dans les autres pays d'Europe.)

Mais tout ceci ne pouvait pas empêcher en principe la personne qui détenait la couronne impériale allemande d'être dans le même temps roi de Hongrie. Il y'avait eu un précédent avec le cas du roi Sigismond, au début du XV<sup>e</sup> siècle. Il nous faut également noter à propos de la couronne reçue en l'an 1000 du pape Sylvestre II qu'elle n'aurait certainement pas pu être envoyée par le souverain pontife sans le concours



de l'empereur Otto III. Mais le millénaire et la «*respublica christiana*» au sens saint-augustinien du terme fournissaient une bonne occasion qui n'entraînait pas de tentatives de soumission politique. L'empereur romain germanique était donc au-dessus de tous les autres souverains, y compris le roi de France et le roi d'Angleterre. Il est indiscutable que cela avait toujours été le but de ceux qui avaient porté la couronne impériale. Mais cette théorie n'atteignait cependant pas le pouvoir souverain des autres rois chrétiens d'Europe.

Mais les Habsbourg ne devaient pas avoir la même conception du règne impérial qu'Otton III, et se plaçaient plutôt dans la ligne de nombre de ses successeurs, tels que Konrad II, Henri III ou Henri IV, qui tentèrent tous de soumettre la Hongrie. Mais les rois de Hongrie avaient toujours répondu à toutes ces tentatives en prenant les armes, et avaient réussi à défendre leur souveraineté. Les Habsbourg, eux, voulaient tout simplement supprimer l'existence même du pays dans une monarchie «*panimpériale*». Le principe dynastique des Habsbourg, dissimulé sous une étiquette espagnole, auto-déifiant et rompant totalement avec les sujets, ne put jamais soutenir la lutte avec le principe de la royauté hongroise, qui disposait de deux forces historiques, respectivement les racines païennes et mythiques liées au culte d'Attila de la maison des Árpád et la légende chrétienne et mystique, deux choses qui imprégnaient littéralement les sujets en tant que «*puissance paternelle*» créatrice et éducatrice.

De nos jours également, les historiens allemands voient clairement que le séparatisme de la royauté hongroise eut pour effet de paralyser le gouvernement central. Mais on a tendance à simplifier les choses en utilisant une phraséologie héritée de l'époque et en voyant la cause de ce phénomène dans les tendances «*rebelles*» des Hongrois dans la plupart des cas. Nous reconnaissons que la Hongrie n'a jamais vu d'un bon œil la survivance d'un point de vue empreint de sentiments nationalistes et visant à la création d'un grand empire allemand regroupant sous un gouvernement unique des nations différentes. Mais on ne peut qualifier de rebelles que ceux qui luttent pour des droits illégaux et jamais possédés auparavant. Mais lorsqu'on lutte pour récupérer ce qui vous a été pris, il ne s'agit que d'un cas de légitime défense. Et il apparaît clairement, ne serait-ce que de l'esquisse de ces origines historiques, que les insurrections anti-Habsbourg des Hongrois n'étaient pas des «*rebellions*», mais bien des luttes pour l'indépendance.

Il nous a fallu préciser tous ces points et tous ces motifs relevant de l'histoire des idées afin de jeter quelque lumière sur la raison pour laquelle la proclamation réitérée, en liaison avec la personne du Pape, de l'origine du titre royal et de la couronne de Hongrie, apparaissait aux yeux des Autrichiens comme une attaque contre la dignité impériale. Le lecteur attentif se sera aperçu qu'Inchofer apporte de nouveaux arguments historiques pour obtenir l'indépendance vis-à-vis de l'Autriche à des Hongrois qui ne se croisaient déjà pas les bras. Mais il est fort peu vraisemblable qu'Inchofer ait vu aussi loin en écrivant son ouvrage.

Lorsqu'il compare les dons merveilleux des rois de Hongrie à ceux des rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, il inclut dans la liste les grands ducs d'Autriche, ce qui constitue une telle invraisemblance que nous ne pouvons que penser que ce passage a été ajouté après coup au texte, contre la volonté de l'auteur. La maison des Habsbourg était bien trop jeune pour avoir ses propres mythes. Le premier ancêtre régnant de la dynastie, Rudolf de Habsbourg, était monté sur le trône en 1278, et précisément grâce à l'un des derniers rois hongrois Arpadiens, Ladislas (László) IV, qui avait eu raison lors de la bataille du Marchfeld du grand ennemi de Rudolf, le roi des Tchèques Ottokar II, qui perdit la vie au cours de l'affrontement.<sup>49</sup>

Nous savons également que le fils de Rudolf de Habsbourg, Albert, qui avait pris en profitant des troubles la bande occidentale du pays à l'époque du roi Ladislas (László) IV, avec des villes importantes dont Pozsony (Pressbourg), fut par contre humilié par le dernier des Árpád, le prince Endre (André,) qu'il maintint en captivité auprès de lui, à Vienne, parce qu'il soupçonnait en lui le futur héritier du trône. Le prisonnier avait une attitude tellement aisée par rapport à l'Autrichien et cachait tellement peu l'opinion où il était que, par rapport à sa propre famille, les Habsbourg étaient de simples parvenus, qu'Albert, qui tenait pourtant la Hongrie entre ses griffes et y faisait des ravages, fut tellement humilié et diminué par ce comportement qu'il rendit plus sévère encore la captivité du prince. Mais Endre (André) devait être bientôt délivré par ses partisans et monter sur le trône de Hongrie sous le nom d'Endre (André) III, après quoi il leva une armée et refoula les troupes des Habsbourg au-delà des frontières du pays, assiégeant même en personne à Vienne l'un de ses anciens geôliers. C'est seulement à ce prix que l'on put parvenir à la paix entre le dernier roi de la dynastie des Árpád et les Habsbourg.

Ces sentiments peuvent paraître de mesquins complexes d'infériorité familiaux transmis d'une génération à l'autre, mais c'est probablement là la raison pour laquelle Ferdinand Ier, lorsqu'il monta sur le trône de Hongrie en 1526, éprouva le besoin de se vanter justement en Hongrie et pas ailleurs de l'ancienneté de sa famille avec laquelle, selon lui, aucun autre dynastie d'Europe ne pouvait se mesurer, et qu'il déclara que par le passé, les Hongrois avaient «toujours été mieux gouvernés par les rois étrangers que par les leurs propres.»<sup>50</sup>

Aux yeux de tous ceux qui déformaient ainsi l'histoire, l'ouvrage non exempt d'erreurs d'Inchofer, mais qui avait du moins le mérite de s'efforcer de découvrir la vérité historique et d'accepter les sources de façon critique, ne pouvait compter sur aucune approbation.

Nous avons déjà mentionné que l'auteur eut beaucoup de difficulté à éviter une nouvelle censure, et il est vraiment étonnant que le livre ait pu être publié, même en-dehors du territoire de Rome. Mais l'ouvrage présente également un aspect, à propos des rapports avec le Pape, qui dut trouver grâce dans les milieux viennois. En effet, Inchofer reproduit le texte intégral de la bulle du Pape Sylvestre II écrite en l'an 1000, et par laquelle le souverain pontife attribue au premier roi de Hongrie le



pouvoir apostolique, c'est-à-dire le droit de nommer les évêques.<sup>51</sup> Ce droit attaché au titre de roi de Hongrie était le seul à ne pas être désagréable à l'empereur, et il lui garantissait même une preuve historique contre les tentatives absolutistes qui considéraient dans les droits de l'Église le chef de l'État comme un seigneur au pouvoir pratiquement illimité.

Inchofer savait que la bulle de Sylvestre II avait été trouvée en 1550 et recopiée par l'archevêque d'Esztergom, Antal Verancsics. C'est cette copie qu'il crut recevoir du franciscain croate Rafael Levakovich, et qu'il reproduit dans son livre. Mais la bulle originale ne fut jamais retrouvée, et en fin de compte, le premier historien hongrois, János Karácsonyi, devait découvrir que la prétendue copie était un faux perpétré par un évêque de Bosnie, János Marnavics Tomkó, qui avait bien été nommé par le roi, mais qui ne fut jamais confirmé par le Pape.<sup>52</sup> Ce faux était certainement destiné à lui favoriser l'obtention du titre d'évêque. Mais à l'époque où Inchofer écrivit son livre, Tomkó n'était plus de ce monde. Nous ne nous trompons peut-être pas en pensant que ces raisons ont pu concourir à faire fermer les yeux aux autorités de Vienne. Mais l'auteur ne prit pas part à la lutte d'intérêts, ne voulant flatter aucun des groupes en présence et ne recherchant que la vérité, au détriment même de ses intérêts. C'est du moins ainsi que le caractérise le théologien français Jean Bourgeois (1604–1687), qui le connaissait personnellement, et qui fit un séjour à Rome en 1645 et 1646 qui lui permit de faire plus ample connaissance avec l'historien.<sup>53</sup>

## II. Le „*Monarchia Solipsorum*”, l'affaire du jansénisme et une réforme d'ordre avortée

Les deux hommes furent rapprochés par un intérêt commun pour l'une des tendances théologiques les plus importantes de leur époque, le Jansénisme. Le grand théologien hollandais Cornelius Jansen (1585–1638) avait le même âge qu'Inchofer. Son célèbre ouvrage sur *Saint Augustin*, auquel il travailla vingt-deux années durant, ne parut qu'après sa mort, en 1640, et fut mis à l'index par le Pape Urbain VIII dès 1642. En effet, il était impossible de concilier l'ouvrage avec l'esprit du Concile de Trente, et il mettait même un frein à certaines de ses intentions. En proclamant sa fidélité aux disciples de Saint Augustin, il se trouvait en désaccord criant avec la théologie basée sur la philosophie aristotélicienne et suivant le système de Saint Thomas d'Aquin. Quant à sa conception de la grâce divine et de la prédestination, elle le rapprochait de Calvin. Jansen, qui avait étudié la théologie à Paris, était donc déjà alors opposé aux Jésuites, qui voulaient conserver la pureté originelle de la foi catholique dans l'esprit de la contre-réforme et la préserver de toute influence protestante. Mais l'esprit de Jansen devait brusquement se révéler très enraciné en France, et ce jusque dans l'épiscopat et les milieux universitaires. Certains aspects de son enseignement, qui plaçait très haut une morale extrêmement stricte, le rendirent sympathique, et

ses partisans ne voulaient pas rompre avec les principes de foi catholiques et avec le Pape. Mais sa théorie de la libre volonté et de la propension incorrigible de la nature humaine au mal était jugée fort pessimement.

Un théologien français, Antoine Arnauld (1612 – 1694), se rallia lui aussi aux thèses jansénistes, et il se trouva naturellement de ce fait opposé aux Jésuites. Cette opposition n'éclata que plusieurs années plus tard, bien après la mort d'Inchofer, mais la sœur d'Arnauld, Angélique (1591 – 1662), vivait alors encore à Paris, où elle était la supérieure du célèbre couvent de Port Royal, l'un des foyers spirituels du jansénisme.

En 1645, l'un des docteurs en théologie de la Sorbonne, Jean Bourgeois, se rendit à Rome en tant qu'ambassadeur des Jansénistes<sup>53/a</sup>. Il avait pour mission de sauver de la censure pontificale l'un des premiers ouvrages d'Arnauld, «La fréquente communion». A Rome comme ailleurs, les plus grands ennemis des efforts jansénistes étaient naturellement les Jésuites, et Bourgeois ne pouvait éviter de les affronter. Il n'en était que mieux placé pour apprécier l'objectivité du Jésuite Inchofer, qui travaillait alors au sein de la congrégation de l'index pontifical. Dans les notes de ses mémoires, on découvre qu'Inchofer fit preuve d'une réelle compréhension à son égard, mais aussi qu'il ne s'écarta pas pour sa part de l'enseignement catholique officiel. Bourgeois écrit en effet que «...ses sentiments en ce qui concernait l'enseignement de la grâce et la prédestination suivaient Saint Augustin et Saint Thomas, sa morale était celle des Pères de l'Église, et ses études correspondaient aux traditions; il utilisait sa culture et sa finesse pour chercher la vérité, qu'il connaissait, aimait et défendait en toutes occasions, avec un christianisme libre et universellement vrai.»

Par ailleurs, comme le note Bourgeois, dans les premiers temps, la cour pontificale et le Collège des Cardinaux ne condamnaient pas unanimement le Jansénisme. Comme il le décrit, des raisons personnelles jouèrent également dans la mise au point et la publication de la bulle condamnatrice de 1642, qui fut rédigée à l'époque par l'un des cousins du pape (qui était alors déjà très âgé), le Cardinal Barberini, qui jouissait d'une forte influence. Le nouveau pape élu en 1644, Innocent X, éloigna de son entourage les parents de son prédécesseur, qui se réfugièrent en France. Leur départ fut à l'origine d'un apaisement dans l'antipathie manifestée à l'égard des Jansénistes. Mais elle renaquit bientôt plus forte que jamais par suite de la réconciliation avec le nouveau Pape du Cardinal Francesco Barberini, autre cousin d'Urbain VIII, qui se réinstalla à Rome et put de nouveau exercer son influence.

L'antipathie croissante que s'attirait le Jansénisme n'était donc pas uniquement provoquée par le désir de maintenir la pureté des enseignements, elle allait également de pair avec une orientation vers l'empire des Habsbourg, et contre la politique francophile. D'autre part, les Jésuites avaient encore un intérêt personnel en jeu. Ils n'étaient parvenus à obtenir aucune influence à la cour du roi de France, qui les avait même chassés du pays lorsqu'ils furent considérés – à tort – comme étant à



l'origine d'une tentative d'assassinat d'Henri IV. Par contre, ils avaient une grande influence à la cour d'Espagne et à la cour d'Autriche, et les prises de position de ces grandes puissances ne pouvaient être sans répercussions sur le sort de l'État pontifical dans une Europe devenue pour moitié protestante.

Le Jansénisme, finalement considéré comme une déviation de la théologie officielle et une application unilatérale d'une déclaration de Saint Augustin, se perpétua comme une tendance purement intellectuelle et morale appuyant tous ses espoirs sur le fonctionnement expliqué différemment de la grâce divine. Mais le Pape, à qui son État conférait également une puissance temporelle, devait également, au-delà de toute interprétation théologique, compter avec le fait que le plus fort appui qu'il pouvait trouver à sa politique temporelle se trouvait chez les Habsbourg. Et qui plus est, au sens temporel, il devait se rendre compte qu'il était difficile de s'opposer à ce «soutien», étant donné que les petites villes-États d'Italie étaient déjà alors presque toutes liées féodalement aux Habsbourg. Le «christianisme libre et universellement vrai» mentionné par Bourgeois ne se manifesta guère que dans la conservation de l'enseignement ancien, et dans la seconde condamnation, prononcée en 1653, du Jansénisme — par contre, pour l'écrivain jésuite membre de l'index pontifical, la voie ne devait pas être facile à trouver à l'époque. En effet, le propre Ordre d'Inchofer, lorsqu'il condamna le livre du français Arnauld, avait probablement également à l'esprit le père de l'auteur, Arnauld Senior, le célèbre avocat, qui avait joué un rôle fort important dans l'expulsion des Jésuites de France. La tâche d'Inchofer ne résidait donc pas seulement dans une méditation objective, il devait également faire preuve d'une obéissance double, d'une part au Saint-Siège, et d'autre part à son Ordre. S'il se conduisit de manière à mériter le respect du Janséniste Bourgeois, nous sommes en droit de supposer ce que le théologien français dit par ailleurs ouvertement, à savoir qu'il avait «peu d'amis» au sein de son Ordre.

Bourgeois quitta Rome en 1646, sans avoir pu mener sa mission à bon terme. Ses relations avec Inchofer prirent bientôt fin avec son départ, mais ses notes sur l'historien jésuite constituent une source historique précieuse.

En effet, Bourgeois parle également de l'ouvrage historique d'Inchofer sur la Hongrie, qu'il considère comme excellent, et il écrit à ce sujet sur l'auteur: «Sa mémoire étoit prodigieuse, sa lecture presque infinie, son jugement clair et pénétrant; mais toutes ces qualités excellentes, qui se rencontrent rarement ensemble, étoient rehaussées par un *amour de la vérité* si pur, si désintéressé, si fort et si sincère que nul intérêt d'Ordre, nulle considération de fortune, nul respect pour les Grands, nulle crainte de leur déplaire, ni de tomber en leur disgrâce, ne l'ont jamais pu empêcher de rendre à la vérité le témoignage que sa conscience l'obligeoit de lui rendre.»<sup>54</sup> Le théologien français ne savait pas quelle importance décisive revêtirait un jour son opinion sur Inchofer. Cette esquisse de caractère nous amène à une autre question: pourquoi le second volume

de l'oeuvre d'Inchofer, qui s'arrêtait lui-même à 1109, ne put-il être publié, et pourquoi l'auteur ne continua-t-il pas à rédiger son livre ?

Nous trouvons dans les souvenirs de Bourgeois les phrases suivantes: « Cette droiture d'esprit et sincérité de ce Père, qui ne lui a fait que peu d'amis, et beaucoup d'ennemis dans son Ordre, lui a fait un très-grand nombre d'amis au dehors, et plus qu'ailleurs, dans le Collège des Cardinaux. A quoi je ne voudrais pas nier que la franchise et la douceur de sa conversation toute charmante, n'ait aussi peu contribué. »<sup>55</sup>

Le Général jésuite Mutio Vitelleschi s'éteignit en 1645, et Bourgeois sait également qu'Inchofer pensa alors à réformer son Ordre. L'assemblée universelle des Jésuites se réunit à Rome afin de procéder à l'élection du successeur de Vitelleschi, et cela semblait devoir fournir à Inchofer une bonne occasion de mener son plan à bien. Bourgeois mentionne qu'Inchofer eut avec le Pape Innocent X une conversation privée sur la réforme qu'il projetait, et que le souverain pontife lui conseilla de mettre ses projets par écrit; ensuite de quoi Inchofer lui remit un volumineux mémoire dans lequel il exposait en détail les tâches à accomplir et les défauts qu'il avait observés dans son Ordre. Il soulignait notamment les « principaux abus de l'esprit du siècle », et l'empressement excessif avec lequel l'esprit nouveau de l'Ordre recherchait des contacts privés avec « les Grands » et la grâce des autorités temporelles.

Bourgeois ne va pas plus loin que ces généralités, mais puisque nous connaissons ce qui a précédé, il nous est facile de voir à quoi pouvait, entre autres, faire allusion Inchofer lorsqu'il critiquait son Ordre. Il pensait certainement au rôle rempli en tant que confesseurs par les Jésuites à la cour d'Espagne et à la cour de Vienne, auprès des Habsbourg. Ce rôle constituait en réalité une arme à double tranchant, dans la mesure où il ne renforçait pas uniquement étatiquement, l'esprit catholique et contre-réformiste, mais aussi les interventions et les pressions politiques tout à fait déplacées d'une dynastie et d'un gouvernement temporel dans les affaires de l'Église et dans les problèmes de la morale religieuse. Le fait qu'Inchofer pensait certainement à cela est prouvé par l'esprit et le fil conducteur de son ouvrage consacré à l'histoire de l'Église hongroise, dans lequel nous pouvons voir combien il s'efforçait de séparer ce qui était du ressort du pouvoir pontifical de ce qui était du ressort royal, et combien il s'est ingénié à représenter à travers un maintien du respect des saints et de l'Église la conception de l'indépendance du passé hongrois à l'encontre des efforts des Habsbourg dans ce domaine. Il pensait également de même en considérant le présent et, comme le mentionne Bourgeois, il craignait que la décadence de son Ordre n'entraîne également une altération de l'autorité du Saint-Siège. Toujours d'après Bourgeois, le Pape accueillit favorablement le mémoire que lui présentait Inchofer, et le fit parvenir à l'assemblée réunie pour élire le nouveau Général de l'Ordre en taisant le nom de son auteur. Il mentionna seulement que celui-ci lui était personnellement connu, qu'il s'agissait d'un grand savant et d'un sincère ami de l'Ordre. Il ajoutait qu'il ne désirait pas influencer les directeurs de l'Ordre, mais qu'il aimerait qu'ils prennent



connaissance du memorandum et qu'ils en réalisent ce qu'ils considéraient comme applicable.

En réalité, comme nous le savons également par d'autres sources, d'importants changements s'étaient produits au sein de l'Ordre à partir de 1615, date à laquelle Vitelleschi avait pris la succession du sévère et intraitable Aquaviva. Ce n'était pas la personne de Vitelleschi qui était en cause. Au contraire, après la dictature exercée par Aquaviva, Vitelleschi venait comme un contraste appréciable. Il était bon, aimable et conciliant, et l'on remarqua tout particulièrement qu'il ne fit jamais de tort à personne. Mais c'est précisément le caractère trop conciliant du Général qui amena le relâchement d'une discipline extrêmement sévère au début, une augmentation du pouvoir des petits dirigeants locaux et même une certaine résistance de la part des élèves, qui étaient tenus de faire preuve d'une obéissance totale. Par le canal des nombreux novices d'origine noble, l'orgueil social se fraya peu à peu un chemin dans les rangs des Jésuites, et l'on rapporte même le cas d'un supérieur attaqué à coups de poignard par un élève lorsqu'il voulut lui appliquer le châtiment. D'un autre côté, par contre, l'Ordre restait le grand soutien du Saint-Siège et de toute la chrétienté. Le Pape avait toutes raisons de se sentir dans une position délicate. Il était lui-même témoin des abus, mais étant donné que l'Ordre avait beaucoup d'ennemis également en dehors de l'Église et qu'il soutenait le Saint-Siège, le souverain pontife se gardait bien de porter atteinte à l'autorité des Jésuites par une intervention extérieure. Il espérait qu'une réforme intérieure partant des cadres même de l'Ordre atteindrait le résultat voulu. Bourgeois rapporte que l'assemblée de l'Ordre garda le secret sur ses délibérations, et que l'on ignora comment le document d'Inchofer avait été accueilli. Celui-ci trouvait également à redire dans son mémoire sur le fait que les théologiens de l'Ordre ne se préoccupaient pas suffisamment de l'enseignement des Pères de l'Église, qu'ils se permettaient une liberté trop grande et qu'ils avaient par trop tendance à se référer les uns aux autres en tant qu'autorités.

On ne trouve nulle part trace du fait que la direction de l'Ordre ait même tout simplement parcouru le document. La connaissance qu'ils en avaient n'apparaît que dans le fait qu'ils discutèrent l'un de ses points publiquement. Il s'agissait d'un passage qui attirait l'attention des lecteurs sur les nombreuses difficultés découlant du fait que la dignité de Général était attribuée à vie. La vieillesse et la maladie empêchait souvent les titulaires de gouverner effectivement l'Ordre, et il eût été souhaitable de renouveler le vote tous les neuf ans en assemblée universelle.<sup>56</sup> Le Pape intervint réellement sur ce point. Il publia le 1er janvier 1646 un bref apostolique stipulant que l'assemblée universelle des Jésuites devrait désormais se réunir tous les neuf ans, et que les supérieurs, à l'exception des maîtres de noviciat, ne pourraient exercer leurs fonctions que pendant trois ans.<sup>56/a</sup> La raison de ce bref est probablement le fait qu'Innocent X s'occupa à l'époque de la réforme de plusieurs ordres de moines.

Il fut ensuite procédé à l'élection du nouveau Général des Jésuites, Vincenzo Carafa, qui était selon les sources que nous avons eues en mains une personnalité modeste du genre de Vitelleschi, qui refusa même de se laisser servir. Mais il ne devait pas davantage que son prédécesseur avoir la force de rétablir la discipline.<sup>56/b</sup>

On peut cependant se demander, en voyant combien Bourgeois était bien informé de la préparation et du sort ultérieur du memorandum présenté au Pape, si la direction de l'Ordre n'apprit pas elle aussi bientôt, malgré la discrétion du Pape, et grâce aux indiscrétions qui filtrent toujours partout, qui était la personne qui avait ainsi attiré l'attention sur les défauts des Jésuites et avait indirectement été à l'origine du bref apostolique fixant la réunion de l'assemblée universelle tous les neuf ans. Si tel est le cas, le renseignement revêtait une double gravité, en cesens que l'auteur du mémoire n'était même pas un ennemi extérieur de l'Ordre, mais l'un de ses membres.

Mais il était officiellement impossible de condamner Inchofer pour cet acte, puisqu'il ne s'était pas adressé aux ennemis de l'Ordre, mais directement à l'autorité la plus compétente en la matière, le chef de l'Église chrétienne. Il n'avait pas même agi derrière le dos du général de l'Ordre, puisque celui-ci était précisément privé de général à l'époque où Inchofer rédigea et présenta son memorandum.

Mais il ne peut faire de doute qu'Inchofer fut à partir de ce moment là plus suspect que jamais aux yeux de ses supérieurs et de ses collègues. Un an plus tard à peine, Bourgeois apprenait avant de rentrer à Paris qu'Inchofer était soupçonné d'être l'auteur d'un pamphlet anti-jésuite. Celui-ci fut publié à Venise en 1646, sous le titre de *Monarchia solipsorum*, et était en réalité l'oeuvre d'un Jésuite ayant abandonné l'Ordre, Giulio Scotti. Les auteurs de dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle mentionnent ce soupçon, tout en le considérant comme non fondé, et récemment, Backer, le responsable de l'édition refondue du Dictionnaire des Jésuites de Sommervogel, soulignait que ce pamphlet n'était pas de la plume d'Inchofer. En dépit de cela, le pamphlet fut à nouveau publié à Venise en 1652 (c'est-à-dire après la mort d'Inchofer) sous son nom, mais les sources littéraires font remarquer que ni le style, ni le niveau de cet ouvrage ne sont conciliables avec la personnalité et le sérieux d'Inchofer.<sup>57</sup> Quant à Bourgeois, il n'accorda pas d'importance à l'affaire, et il apprit à son retour en France que l'on avait fini par laisser Inchofer en paix à ce sujet. Mais le théologien français mentionne dans ses Mémoires un autre cas étrange, que lui conta à son retour à Paris un «fidèle disciple» d'Inchofer.

Selon celui-ci, Inchofer aurait été un beau soir «enlevé» du Collégium Germanicum, où il logeait. D'après le récit, Inchofer était en train de raccompagner à la porte quelque haute personnalité romaine, lorsqu'il fut saisi en arrivant dans la rue par des valets qui le guettaient, et poussé dans une voiture qui se mit immédiatement en route. Les témoins de la scène, un groupe d'élèves, avertirent leurs supérieurs qui avertirent à leur tour les cardinaux. Les Cardinaux Barberini et Franciotti se rendirent en hâte chez le Pape qui, indigné, fit immédiatement chercher



le Général des Jésuites, Carafa, qu'il rendit responsable avec des mots fort durs des événements qui venaient de se dérouler. Carafa, rapporte Bourgeois d'après le récit qui lui fut fait, n'était au courant de rien, et il promit de tout faire pour retrouver au plus vite un homme aussi remarquable et qui apportait tant de gloire à son Ordre. Le Pape ordonna que l'on se mette immédiatement à la recherche d'Inchofer, que l'on garde ouverte la porte de la ville et qu'il soit ramené avant l'aube. On retrouva Inchofer à Tivoli, conclut Bourgeois, et il fut ramené le matin suivant au Collège, où il coula désormais ses jours au milieu de l'affection et du respect général.<sup>58</sup>

Malheureusement, les documents que j'ai trouvés dans les registres des procédures disciplinaires des archives de l'Ordre à Rome démontrent que Bourgeois n'avait pas été bien renseigné et que les choses s'étaient passées différemment. Il est également de fait que non seulement Bourgeois, mais aussi tous les auteurs de dictionnaires, jusqu'à nos jours, ne surent jamais quel fut le sort de l'écrivain jésuite.<sup>59</sup>

Il est vrai qu'Inchofer fut emmené à Tivoli le matin du 4 janvier 1648.<sup>60</sup> Mais non seulement Carafa était au courant, mais c'était lui qui avait donné l'ordre de l'y mener, et ce n'est pas le matin suivant, mais après une très longue enquête disciplinaire de l'Ordre qu'il fut libéré. Mais il ne devait certainement pas couler ses jours ni dans le «respect», ni dans l'«affection» de ses collègues et de ses supérieurs.

Ce que la littérature et les encyclopédistes ignorent, c'est que l'on procéda le 3 janvier 1648 à une fouille en règle de la chambre d'Inchofer au Collège.<sup>61</sup> Le *procurator generalis* Pierro Gherardi en fit rapport à Carafa le 7 janvier. Il écrit qu'il avait été découvert dans la chambre d'Inchofer de la correspondance entre celui-ci et Giulio Scotti, un pamphlet contre le défunt Général Vitelleschi et un manuscrit qui permettait de soupçonner qu'Inchofer avait réalisé le projet du *Monarchia solipsorum*, et qu'il l'avait peut-être entièrement écrit lui-même. Ensuite de quoi Carafa chargea Gherardi de poursuivre l'enquête et lui donna carte blanche.<sup>62</sup>

À Tivoli, Inchofer fut consigné à résidence, et c'est dans cette ville que se déroula l'enquête, du 11 au 20 janvier. Outre Gherardi, qui présidait, les deux autres membres de la Commission étaient Valentinus Egidius, chef de la Province de Rome, et Sforza Pallavicini, l'économiste du Collegium Germanicum-Hungaricum. L'audience fut brève, et Inchofer reconnut tout ce que l'on voulait.<sup>63</sup>

La lettre qu'il adresse le 18 janvier au Général de l'Ordre depuis Tivoli est écrite d'une main tremblante et dénote que son auteur est un homme brisé et fini. Il déclare que tout est contre lui, et qu'il lui serait donc vain de protester. Tout ce qu'il peut dire pour sa défense est qu'il n'a montré à personne les documents trouvés dans sa chambre et qu'il est prêt à écrire à n'importe quel moment un ouvrage défendant l'Ordre. Il ajoute même qu'il fait cet aveu librement et que personne ne l'y a obligé. Mais cette phrase a été supprimée dans la copie de son brouillon, dont l'écriture est très confuse.<sup>64</sup>

C'est le 20 janvier que le jugement est prononcé. Inchofer se voit interdire toute activité pastorale, il est déclaré inapte à toute fonction à l'intérieur de l'Ordre, et il est condamné à une pénitence d'un mois selon les règles de Saint Ignace. Inchofer fut ramené à Rome en février, et il fut admis au monastère de la Sainte Trinité. («Santo Monte».) Il y'était encore en juin, et c'est de là qu'il écrivit ses requêtes au Général de son ordre, puis à certains cardinaux, afin d'obtenir l'autorisation d'entrer dans un autre Ordre, ce qui lui fut refusé.<sup>65</sup>

On pourrait se demander pourquoi le Pape n'intervint pas, et pourquoi il ne fit pas adoucir la peine d'Inchofer. Seules des recherches approfondies pourraient permettre de donner une réponse précise à ce problème. Il se peut que le souverain pontife soit intervenu, et il se peut également que la situation du condamné ait été améliorée. D'après les Mémoires de Bourgeois, Innocent X aurait exigé avec force le retour d'Inchofer à Rome. Mais le fait que l'écrivain jésuite n'ait pu être acquitté de l'accusation qui lui était faite démontre que le Pape ne voyait aucun moyen de l'épargner. Il semble qu'après la conclusion de son affaire, Inchofer ait été envoyé dans une petite ville à l'écart, Macerata, mais il ne devait pas y rester longtemps, car il fut entre-temps invité à participer à Milan à une discussion ayant trait à son grand ouvrage interrompu sur l'histoire des saints, et c'est là qu'il s'éteignit, le 28 septembre 1648, autrement dit quelques mois à peine après l'enquête à laquelle il avait été soumis.<sup>66</sup>

Nous devons noter ici que l'enquête, la captivité, puis la condamnation, n'avaient pas seulement éprouvé moralement cet homme de 63 ans. En effet, la pénitence d'un mois «selon les règles de Saint Ignace» comprenait notamment une flagellation quotidienne, et le jeûne. Cette flagellation a toujours existé comme moyen d'auto-discipline et d'ascétisme dans tous les ordres monastiques. Mais tout dépendait évidemment des personnes qui appliquaient ce moyen, de la façon dont elles s'y prenaient et de l'intensité avec laquelle elles s'y livraient. C'était là un point particulièrement important lorsque le sujet était détesté. C'est ainsi qu'à peine un peu plus d'un demi-siècle plus tôt, Saint Jean de la Croix ne dut qu'à son évasion après des semaines de tortures de ne pas mourir de faim et d'épuisement entre les mains des Carmélites (dont il faisait lui-même partie), lui aussi à cause d'un projet de réforme de son Ordre. Nous ne possédons aucune donnée sur la façon dont fut traité Inchofer, mais le fait demeure qu'il mourut quelques mois à peine après la conclusion de sa pénitence.

Il est difficile de décider à présent quel fut le rôle de la faiblesse humaine en cette affaire. Il est certain que le Pape Innocent X est resté dans l'histoire écrite comme une personnalité pleine de bonne volonté, mais aisément influençable, dont on sait l'impuissance à mettre fin aux violents abus d'autorité auxquels se livra pendant son règne sa belle-soeur, Donna Olympia. Quant au Jésuite Pallavicini, qui était l'un des membres de la Commission chargée de juger Inchofer, il est décrit comme quelqu'un qui était effrayé par toute décision jusqu'au dernier moment.<sup>67</sup>



Il est également à remarquer que les notes du Collège définissaient Inchofer dans sa jeunesse comme un modèle de vertu morale. Bourgeois décrit l'homme vieillissant en gros de la même façon. Il ajoute pourtant qu'il avait un tel amour de la vérité qu'il ne se laissait arrêter ni par le respect des autorités, ni par ses intérêts ou ceux des autres. Une telle nature prédispose naturellement à des heurts avec les intérêts des personnes et des institutions. N'oublions cependant pas non plus que le Général des Jésuites Carafa n'est pas décrit par les sources comme un tyran, mais bien comme une personne modeste et sympathique. Il paraît difficile de croire qu'il ait été l'ennemi personnel d'Inchofer. Il est également indiscutable que ce dernier était parfois entraîné à des excès par sa recherche passionnée de la vérité. Nous connaissons un manuscrit de lui dans lequel il affirmait avec fougue que Jésus Christ ne parlait pas hébreu, mais latin lorsqu'il descendit sur Terre, et que les élus qui du ciel parlaient également latin.<sup>68</sup>

Le seul détail qui jure vraiment avec le reste est l'affirmation selon laquelle Inchofer surait été l'ennemi de son Ordre. Nous n'avons pas retrouvé avec les documents d'accusation les «preuves» découvertes dans la chambre d'Inchofer lors de la perquisition, et la base même de l'enquête est donc complètement dans l'ombre. Par contre, Bourgeois mentionne qu'il avait beaucoup d'ennemis dans son Ordre. Cette inimitié était d'ailleurs largement motivée par le mémoire — également inconnu de nous — qu'il avait fait parvenir au Pape sans en donner connaissance à ses supérieurs, et dont les tendances à renforcer la sévérité de l'Ordre correspondent bien, avec tous leurs excès, au caractère et à la haute moralité que reconnaissaient ses contemporains à Inchofer.

Il est cependant certain que sa condamnation des «recherches de contacts privés avec les grands» ne dut guère plaire au pouvoir étatique des Habsbourg, pas plus que n'avait pu trouver gré aux yeux des Autrichiens le livre sur l'histoire de l'Église de Hongrie.

Inchofer voulut écrire une histoire des martyrs avec le plus d'objectivité possible. Afin de parvenir à la vérité, il fit des recherches sur l'histoire des Hongrois, et toujours pour parvenir à la vérité, il s'efforça de différencier l'autorité ecclésiastique du Pape de l'abus de pouvoir de l'empereur allemand. Le même amour de la vérité le retint d'adopter une attitude manquant de souplesse, même à l'égard des Jansénistes, sans pourtant renoncer à l'enseignement officiel de son Église. Enfin, c'est sa recherche de la vérité qui lui fit faire un faux pas en le dressant devant son propre Ordre. Il voulait une discipline sévère, mais ce fut lui qui en fut finalement victime lorsqu'il fut accusé d'insoumission.

Le meilleur moyen de briser un amoureux sensible et consciencieux de la vérité est de lui donner un sentiment de culpabilité, car il est déjà enclin aux examens de conscience. Quant aux autorités, elles ne restent pas inactives lorsqu'elles voient quelqu'un passer par-dessus leur tête. Dans le cas d'Inchofer, la victoire sur lui fut complète: il fut détruit à la fois moralement et physiquement, et il n'écrivit plus jamais d'ouvrage ni sur les Hongrois, ni sur les martyrs. Il mourut peu après sa pénitence.

Il avait pourtant toujours mis au dessus de tout l'autorité du Pape et l'aide qu'il attendait de Saint-Siège. Mais pour l'histoire, les puissants sont aussi périssables que ceux qui sont seuls et sans appui. Il arrive même que le souvenir des solitaires dont on s'efforce le plus de faire oublier l'existence demeure et transforme l'avenir. Ce fut le cas d'Inchofer.

### III. L'héritage d'Inchofer

Vingt ans à peine après la mort d'Inchofer un autre Jésuite, le Hongrois Márton Cseles (1641 — 1709), arriva à Rome. Il était pour sa part membre de la Province d'Autriche, et il séjourna dans la capitale de la chrétienté en qualité de confesseur hongrois de la Basilique Saint-Pierre. C'est pendant ce séjour qu'il découvrit le manuscrit du travail interrompu d'Inchofer, qu'il emporta avec lui à Vienne, où il fut nommé ensuite.<sup>69</sup>

Il était attendu dans la ville impériale par un autre Jésuite hongrois, Gábor Hevenesi (1656 — 1713), qui avait réussi à obtenir l'accord des milieux gouvernementaux viennois pour travailler à un collectage de données de grande envergure sur le thème de l'histoire de l'Église de Hongrie. A titre d'introduction, Hevenesi avait déjà publié à Vienne un livre dans lequel il parle avec un enthousiasme comparable à celui qu'avait manifesté Inchofer des saints de la maison des Árpád, et où il dénonce avec indignation l'état d'abandon où se trouvaient les connaissances en matière d'histoire hongroise.<sup>70</sup>

D'après les sources, Cseles laissa derrière lui de nombreux manuscrits, dont seuls des fragments furent publiés plus tard, bien après sa mort. Il avait été le premier à traiter le thème des saints Arpadiens après Inchofer. Mais cette tendance n'était en fin de compte que le soin pris de la tradition historique hongroise, qu'Inchofer lui-même avait trouvée dans la tradition des sources hongroises. Il n'avait fait qu'y ajouter la conception moderne de la critique des sources et la théorie et la technique d'historien chevronné qu'il avait apprises dans son Ordre, et que l'atmosphère à l'extérieur du territoire de Rome rendait adaptables à tout. A la suite du collectage de documents lancé par Hevenesi, un nombre croissants de Jésuites hongrois se consacrèrent à l'histoire, et c'est à ce fait que l'école historique jésuite hongroise s'appuyant sur des méthodes modernes de critique des sources a pu naître avant les Lumières, une école dont l'apparition a constitué une suite intimement liée aux travaux interrompus d'Inchofer et à son histoire des martyrs.

On reste pensif devant la fantastique énergie qui a mû toute sa vie durant Melchior Inchofer, cet idéaliste si particulier qui voulait dans le même temps être encore plus sévère que ses supérieurs romains. Il aura toujours nagé contre le courant. Au vu des données que nous avons rassemblées, il nous faut accepter la caractérisation du théologien français: Inchofer devait réellement être un homme pour qui ses buts idéaux comptaient plus que les intérêts de qui que ce soit — y compris lui — même.

Il est curieux de voir que celui qui a donné le départ à l'histoire critique hongroise et à une méthode analytique et comparative des sour-



ces requérant du sang-froid et de la pondération, d'une part était un passionné, et d'autre part n'était pas hongrois. Etant donné qu'il était né dans une ville allemande de Hongrie, on aurait plutôt attendu de lui qu'il soit plus allemand ou «hungarus», et qu'il se conduise comme ses pairs qui vivaient dans notre pays: des hommes qui souvent furent des citoyens braves et laborieux de la Hongrie, mais que l'on ne pouvait guère accuser de «trop louer les Hongrois». Ils avaient plutôt tendance à tomber dans des excès à l'égard de leur propre peuple, ce qui est bien compréhensible.

Les luttes de Inchofer elles-mêmes sont placées sous le signe de l'excès. Il a toujours recherché ce qui était de plus difficile et de plus surprenant. Né protestant, il ne se contenta pas de se faire Jésuite, il lui fallut encore rentrer au foyer pour convertir son père. Et lorsqu'il s'aperçut que son Ordre n'avancait pas dans une voie assez «idéale» pour lui, il tenta seul contre tous de le tourner vers un chemin plus sévère. Mais pour nous, Hongrois, le plus étrange est qu'il se considérait comme Allemand, tout en subissant à Rome l'envoûtement de la conception du passé noble hongrois, ce qui le poussa à commettre à partir de ce moment des excès dans ce domaine précis et à lutter contre des censeurs incompréhensifs. Il fit tout pour faire reconnaître et estimer culturellement un peuple qui lui était étranger et que le monde entier ne respectait plus alors que comme bonne chair à canon.

Lorsque le prosélytisme des Jésuites commença à gagner vraiment du terrain et lorsque la Hongrie connut de nouveau une majorité catholique, le gouvernement de Vienne, au lieu de continuer à s'opposer à la perpétuation du souvenir des anciens rois hongrois, changea de tactique et fit tout pour s'approprier le souvenir de la maison des Árpád. L'empereur Léopold Ier, qui investit des pleins pouvoirs un autre Général Carafa — membre de la famille du précédent, militaire, celui-là, et non pas religieux — pour permettre à Eperjes une tuerie de masse parmi les nobles hongrois, se considérait par ailleurs comme l'héritier des rois Arpadiens. En 1683, c'est à sa demande que le Pape renforça la sanctification survenue en 1083 du premier roi des Hongrois, Etienne. Il fit également des démarches en faveur de la canonisation de la princesse Marguerite de Hongrie. Cette nouvelle période voulait fondre étroitement le respect des saints Arpadiens et l'Église catholique au moyen du règne rendu héréditaire par les Habsbourg et abolissant par la contrainte la clause de résistance constitutive de la Bulle d'Or. La Hongrie continua de n'être qu'une partie de l'empire des Habsbourg mais on vit bientôt, éclater une lutte pour l'indépendance plus forte que toutes celles qui l'avaient précédée, celle que conduisait Rákóczi. Cette insurrection n'était pas, cette fois, menée par des protestants, mais par le catholique Rákóczi, qui avait été élevé par les Jésuites, sous la surveillance soigneuse de son tuteur impérial et du gouvernement de Vienne. Rákóczi devait demeurer jusqu'au bout un catholique fervent, et sa foi se renforça même au fur et à mesure qu'il avançait en âge, mais il se déclara toujours en faveur de la réconciliation avec les protestants dans l'esprit de l'union nationale et fit tout pour la réaliser. Lorsque la

Hongrie fut au pouvoir des troupes insurrectionnelles dont il avait pris la tête, il découvrit que les représentants principaux de l'Ordre jésuite n'approuvaient qu'en apparence l'organisation nouvelle du pays désormais indépendant de l'Autriche. Et en fait, la plupart des membres de l'Ordre qui étaient restés en Hongrie se conduisaient comme des membres de la province autrichienne, se mêlant des affaires politiques et obéissant au chapitre de la province jésuite autrichienne qui collaborait avec le gouvernement de Vienne. C'est en vain que Rákóczi réclama du Général de l'Ordre, à Rome, de créer une province hongroise indépendante; l'influence des milieux gouvernementaux autrichiens était forte à Rome, et il n'y eut pas de province jésuite hongroise. C'est alors que Rákóczi prit la décision de chasser les Jésuites de Hongrie. Et étrangement, Márton Cseles, le Jésuite hongrois qui avait sauvé les manuscrits d'Inchofer et qui s'efforça de jouer les intermédiaires entre les deux parties, fut l'objet de soupçons et finit par mourir prisonnier de Rákóczi.

Ces soupçons n'étaient pas seulement ceux de Rákóczi. A l'époque, nombre de catholiques étaient les ennemis des Jésuites et étaient d'avis que l'Ordre n'exigeait l'obéissance inconditionnelle que vers le bas. Vers le haut, par contre, les Jésuites étaient précisément ceux qui ne se soumettaient pas, et qui tenaient entre leurs mains la direction de la cour pontificale.

Cependant, dans le contexte des rapports de force et des réalités européens, toute tentative devait demeurer vaine, et l'insurrection de Rákóczi fut écrasée, mais pas entièrement vaine. Cette lutte pour l'indépendance de huit longues années eut pour résultat de montrer qu'il était désormais impossible de fouler aux pieds en Hongrie la vie constitutionnelle, et que le pays devait être gouverné autrement que comme une province éternelle de l'Autriche. C'est à cette différence — peu importante pour l'étranger et du point de vue de la situation internationale — que la pratique officielle de l'histoire hongroise dut de pouvoir démarrer, même si ce ne fut que lentement et au prix de mille difficultés; et tout ceci se produisit tout de même dans le cadre de l'Ordre jésuite, pour ainsi dire contre la volonté des supérieurs de l'Ordre. Les Jésuites hongrois membres de la province autrichienne trouvèrent moyen malgré toutes les entraves de glisser un ton national dans leur activité littéraire. Ils ne consacrèrent pas uniquement leurs études aux saints Arpadiens vus du point de vue hongrois, mais ils écrivirent de véritables épopées jésuites à la gloire d'Attila. Quant aux matériaux historiques manuscrits d'Inchofer, ils restèrent secrets et passèrent des mains de Hevenesi (à qui les avaient donnés Márton Cseles) à celles d'István Kaprinai, puis à celles des grands collecteurs de documents et d'informations et des copistes de documents, qui recueillirent des renseignements tellement précieux sur le passé souverain et les luttes pour l'indépendance des Hongrois que le gouvernement autrichien ne permettait pas encore de les communiquer aux chercheurs.

Plus tard, grâce aux Jésuites György Pray et István Katona, ces collectages de documents constituèrent les sources aujourd'hui encore



valides et imprescriptibles de l'historiographie hongroise critique. On croyait savoir jusqu'à présent que les racines de ces travaux remontaient à Vienne et aux amis de Gábor Hevenesi, qui travaillaient sous la protection de Lipót Kollonich. En réalité, par l'intermédiaire de Márton Cseles et de l'héritage d'Inchofer, ces origines datent de bien plus loin, et remontent Rome et à l'histoire des martyrs.

Mais les successeurs hongrois d'Inchofer travaillèrent dans l'environnement beaucoup plus modeste et isolé de Nagyszombat (aujourd'hui; Trnava, en Tchécoslovaquie depuis 1918), de Buda et de Pest, et furent fortement influencés par l'esprit dominant du gouvernement de Vienne. C'est tout au plus en gardant le silence et en contestant la description de la période habsbourgeoise d'après Ferdinand Ier, comme le fit György Pray, qu'ils purent exprimer leurs protestations devant la contrainte de la conscience. Mais Pray lui-même finit ses jours en trant qu'«historien royal».

Aucun des successeurs d'Inchofer ne fut victime de quoi que ce soit. Il est vrai que le destin ne les avait pas placés dans une situation internationalement aussi importante et délicate que lui, qui fut membre de la commission de censure du gouvernement central de l'Église de puis l'époque du procès de Galilée jusqu'à celle des problèmes du Jansénisme. Personne ne poursuivit donc l'histoire des martyrs.

Mais le souvenir de l'historien demeure. Lui n'aura pas été un martyr comme ceux dont il écrivait l'histoire, que l'on jetait aux lions et qui regardaient leur destin en face sans courber la tête. Il eut en partage un martyr moderne: il passa par les labyrinthes auto-lacérants de processus psychologiques complexes pour parvenir au bord de la tombe abattu et en s'accusant de tout ce qui lui arrivait, parce qu'il ne put même pas entrer dans l'arène de l'héroïsme. Lui qui, selon Bourgeois, avait «un jugement clair et pénétrant» et avait un tel «amour de la vérité, si pur, si désintéressé, si fort et si sincère que nul intérêt d'Ordre, nulle considération de fortune, nul respect pour les Grands, nulle crainte de leur déplaire, ni de tomber en leur disgrâce ne l'ont jamais pu empêcher de rendre à la vérité le témoignage que sa conscience l'obligeait de lui rendre» — il dut disparaître comme un pécheur, en assumant non seulement ses propres péchés, mais encore ceux de ses contemporains. Du moins les péchés de ceux qui étaient moins que lui enclins aux examens de conscience.

#### NOTES

<sup>1</sup> *Sommervogel*: Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, tome IV. c. 562–563. Nouvelle Biographie Générale, 25–26. vol. Paris, 1858. c. 837–838. Allgemeine Deutsche Biographie, 14. Bd. Leipzig, 1881. S. 64–65.

<sup>2</sup> Cf: *Nomina alumnorum Collegii Germanici et Hungarici*, p. 280. (Archives du Collège Germ. Hung. de Rome: Hist. 5.) Les renseignements sur ses origines figurent au même endroit, et sont communiquées à l'exception de l'année d'entrée par Andreas *Steinhuber* dans *Geschichte des Kollegium Germanikum Hungarikum in Rom.* (2. Aufl.) Freiburg im Breisgau, 1906. I. Bd. 464, II. Bd. 543–545.

<sup>3</sup> Préface de l'ouvrage d'Inchofer: „Ad lectorem“ (sans indication de page).

- <sup>4</sup> L'ouvrage a paru également à Venise en 1498 et 1512, puis en 1511 et 1519 à Cracovie. Les Bollandistes devaient également l'édition en 1643: *Acta Sanctorum Bell.* 2. Sept. I. p. 562-575.
- <sup>5</sup> Antonio Bonfini: *Rerum Ungaricarum decades*, etc. Le manuscrit, inachevé au début, ne parut que beaucoup plus tard, complété: Basileae, 1568.
- <sup>6</sup> „Ad lectorem“, cf. note 3.
- <sup>7</sup> Ibid.
- <sup>8</sup> La description détaillée de la bataille de Mohács par l'un de ses participants, le chancelier István Brodaries, est parue en latin sous le titre de „De conflictu Hungarorum cum Turcis ad Mohacz“ etc. Krakow, 1527, et Bâle 1568.
- <sup>9</sup> János Karácsonyi: *Szent László király* (Le roi Saint Ladislas). Budapest, 1909.
- <sup>10</sup> Vilmos Fraknói: *Pázmány Péter és kora* (Péter Pázmány et son époque). Pest, 1868-1872. Récemment: *A magyar irodalom története* (Hist. de la littérature hongroise). T. II. Budapest, 1964.
- <sup>11</sup> Ad lectorem, etc.
- <sup>12</sup> Cf. note 1.
- <sup>13</sup> Cf. note 2. Seul Steinhuber mentionne correctement ce renseignement.
- <sup>14</sup> Ibid. Il est à remarquer que, d'après le registre de l'État-civil, il retourna „en Germanie“; il semble donc que son père n'ait plus habité alors en Hongrie. La remarque sur son caractère: „... fuit in Collegio moribus optimis prudens pius obediens, et omnis modestia exemplis.“
- <sup>15</sup> Arch. Rom. S. J.: „Ingressus novitiorum.“ Rom. 172. f. 108.
- <sup>16</sup> Les encyclopédies le font naître soit en 1584, soit en 1585, sur la base de cette donnée.
- <sup>17</sup> Nouv. Biogr. Générale.-pass. cité.
- <sup>18</sup> P. Riccardo Villoslada, S. J.: *Storia del Collegio Romano 1551-1773*. Roma, 1954. p. 211.
- <sup>19</sup> Allg. Deutsche Biogr. — passage cité.
- <sup>20</sup> Bálint Hóman: *A magyar forráskutatás és forráskritika történelme* (Histoire de la recherche des sources et de l'histoire basée sur la critique des sources historiques en Hongrie). Budapest, 1925.
- <sup>21</sup> Documents de censure portant sur l'ouvrage d'Ilchhofer: Arch. Rom. S. J. Fondo Gesuitico, 666. ff. 32-42. „Iudicium de Annalibus Sacri Regni Hungariae.“ Je remercie ici Sándor Durza de l'aide qu'il m'a apportée.
- <sup>22</sup> *Sommervogel*, VIII, c. 848.
- <sup>23</sup> Cf. note 21. f. 40-41.
- <sup>24</sup> Ibid.
- <sup>25</sup> Ibid. f. 32-36.
- <sup>26</sup> Ibid. f. 31.
- <sup>27</sup> Ibid. f. 37-38. „Responsio Authoris ad Censuram pro Annalibus Ecclesiasticis Regni Hungariae.“
- <sup>28</sup> Ibid. f. 37.
- <sup>29</sup> Vilmos Fraknói: *Magyarország a mohácsi vész előtt* (La Hongrie avant Mohács). Budapest, 1884.
- <sup>30</sup> Georgius Fejér: *Codex diplomaticus Hungariae etc.* Budae. IV/1. tom. 1829. p. 214-220.
- <sup>31</sup> Pour les documents et ouvrages de synthèse traitant de l'ensemble et de ce problème, cf.: Dezső Dümmerth: *Történetkutatás és nyelvkérdés a magyar-Habsburg viszony tükrében*. (La recherche historique et la question de la langue à travers les rapports entre les Hongrois et les Habsbourg). *Filológiai Közöny*, 1966. 392-413. L'opinion de Ferdinand et de ses conseillers autrichiens, la réponse pleine de dignité des ordres hongrois, les promesses du roi et les sollicitations pressantes des ordres sont reproduites par Vilmos Fraknói dans *Magyar Országgyűlési emlékek* (Souvenirs sur l'Assemblée nationale hongroise). Budapest, 1874. Une lettre de Ferdinand, dans laquelle il promet le maintien de la langue hongroise et son développement dans l'usage public courant a notamment été conservée dans des documents collectés par des Jésuites hongrois du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans une version copiée à la main: *Collectio Kaprinaiana*, t. 27. p. 204. (Budapest. Egyetemi Könyvtár (Bibl. Univ.) Département des manuscrits.



- <sup>32</sup> Jean-Pierre *Nicéron*: Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la républica des lettres, etc. 35. tome, Paris, 1736. p. 332–346. La Allg. Deutsche Biogr. cite le même passage.
- <sup>33</sup> Sur la tradition Arpadienne d'esprit chamanique et la Légende du Touroul, qui sont étroitement liées à la descendance d'Attila, cf. *Dezső Dümmerth*: Álmok fejedelemsége és valósága (Mythe et réalité du prince Álmos). *Fiológiai Közlemény*, 1971, 404–430.
- <sup>34</sup> Fondo Gesuitico. 666. Pass. cité. 37.
- <sup>35</sup> Ibid. f. 38. Le passage de Sigebert cité par Inchofer est le suivant: „Ungari tributum a Saxonibus repetentes, ab exercitu Heinrici regis ceciduntur aut capiantur; eisque ad internacionem deletis, tributum quod repetabatur, Deo pro gratiarum actione in acclesiis et pauperibus exsoluitur.“ *Mon. Germ. Hist. SS. VI.* p. 347. *Inchofer* traite de la question à la page 152 de la version imprimée de son ouvrage.
- <sup>36</sup> Nouvelle Biogr. Gén. passage cité.
- <sup>37</sup> *Eduard Fueter*: Geschichte der neuere Historiographie. Munich. 1925.
- <sup>38</sup> *Inchofer*, ouv. cité, p. 143.
- <sup>39</sup> Ibid. p. 251 etc.
- <sup>40</sup> *Legenda maior Sancti Stephani regis*, c. 14. *Scriptores rerum Hungaricarum* (ed. E. Szentpétery). II. vol. Budapest, 1938. pp. 389–390. Le texte de cette légende écrite au XI<sup>e</sup> siècle n'avait pas encore été publié du temps d'*Inchofer*, mais l'événement était rapporté de la même façon dans la légende de l'évêque Hartvik écrite au début du XII<sup>e</sup> siècle: c. 16. *Scriptores*, ouv. cité. 423–424. C'était là le texte déjà plusieurs fois imprimé, cf. note 4. *Inchofer* en cite la prière du roi: ouv. cité, p. 342. Sur la destruction de l'armée allemande et sur le fait que l'attaque et l'échec n'étaient pas du ressort de la légende, on peut consulter les *Annales d'Altaich*, d'après une source allemande et en provenance du monastère même où descendit l'empereur: „A. 1030. — Chonradus imperator in Ungariam con exercitu properans natali Sancti Albani in dominica die in monasterio Altaehensi pernoctavit. Rediit autem de Ungaria sine militia et in nullo proficiens, inde quod exercitus fame periclitabatur, et Vienni ab Ungris capiebatur.“ *Mon. Ger. Hist. SS. XX.* tom. p. 791.
- <sup>41</sup> *Inchofer*, ouv. cité, p. 263.
- <sup>42</sup> *Marc Bloch*: Les rois thaumaturges. Strasbourg, 1924. — *Percy Ernst Schramm*: Kaiser, Rom und Renovatio (2. Aufl.) 1957. — Du même auteur: *Der König von Frankreich* (2. Aufl.) 1960.
- <sup>43</sup> *Eugen Ewig*: Zum christlichen Königsgedanken im Frühmittelalter. In: *Das Königtum*. Lindau–Konstanz, 1956. S. 7–74. *Otto Brunner*: Vom Gottesgnadentum zum monarchischen Prinzip. Ibid. S. 279–305. *Werner Goetz*: *Translatio Imperii*. Tübingen, 1954.
- <sup>44</sup> *Inchofer*: ouv. cité, p. 361.
- <sup>45</sup> *Dezső Dümmerth*: A magyar fejedelemség keletkezése és eszmevilága (L'apparition et les idées de la principauté hongroise). *Az Egyetemi Könyvtár Évkönyvei*. VI. Budapest, 1973.
- <sup>46</sup> *Gyula Pauler*: A magyar nemzet története az Árpád-házi királyok alatt (Histoire de la nation hongroise sous les rois Arpadiens). II. Budapest 1899. Récent: *Magyarország története*, t. I. Budapest, 1962. (Hist. de la Hongrie)
- <sup>47</sup> *Vilmos Fraknói*: A magyar országgyűlések története (Hist. de l'Assemblée nationale hongroise). Budapest. 1882.
- <sup>48</sup> *Friedrich Kempf*: Papsttum und Kaisertum bei Innocenz III. Rome, 1954. (Miscellanea Historiae Pontificae, XIX. vol.) S. 115.
- <sup>49</sup> *Gyula Pauler*: ouv. cité, tome II, 338–347, 415.
- <sup>50</sup> *Ursinus Velius*: De bello Pannonico. (Ed. Adam Kollár). Viennae, 1762. Cf. aussi: *Dezső Dümmerth*: Történetkutatás etc. ouv. cité.
- <sup>51</sup> *Inchofer*, p. 256–257.
- <sup>52</sup> *Egyed Hermann*: A katolikus egyház története Magyarországon (Hist. de l'Église catholique en Hongrie). Munich. 1973. p. 276.
- <sup>53</sup> Ses souvenirs ne parurent pour la première fois imprimés qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (en 1695), avant d'être publiés dans l'édition complète des œuvres d'Arnould: *Rela-*

- tion de M. *Bourgeois*, etc. Antoine *Arnauld*: Oeuvres, t. 28. Paris, 1779. pp. 716–725 (C'est dans ces pages qu'il est question d'Inchofer).
- <sup>53/a</sup> Ludwig *Pastor*: Geschichte der Päpste. 14/1. Bd. Freiburg i. B. 1929. 171, 174.
- <sup>54</sup> *Arnauld*: Oeuvres, ouv. cité. p. 716.
- <sup>55</sup> Ibid.
- <sup>56</sup> Ibid. Toute l'histoire est contée par *Bourgeois*.
- <sup>56/a</sup> *Pastor*: ouv. cité. 14/1. Bd. 134–135. Il ne mentionne que le bref du Pape. Seul *Bourgeois* parle du rôle et du mémoire d'Inchofer, dans l'ouv. cité.
- <sup>56/b</sup> Sur Aquaviva, Vitelleschi et Carafa, cf. Leopold *Ranke*: Geschichte der Päpste Wien, 1874. 801.
- <sup>57</sup> Pierre *Bayle*: Dictionnaire historique et critique, tome III. Amsterdam, 1753. p. 22–24. *Nicéron*: ouv. cité; Jacques Georges de *Chaufepié*: Nouveau dictionnaire historique de supplément ou continuation au Dictionnaire de Bayle, Amsterdam, 1750–1756. tome XXXV. p. 322. Nouv. Biogr. Gén., Allg. D. Biogr.
- <sup>58</sup> *Bourgeois*: ouv. cité.
- <sup>59</sup> *Bayle* s'était aperçu de certains éléments contradictoires de l'histoire telle qu'elle était ainsi racontée, et y a fait allusion (par exemple le fait que l'ordre du Pape était de ramener Inchofer à Rome avant l'aube et que ce n'ait été chose faite que le lendemain matin, etc.), en exprimant ses doutes sur l'authenticité du rapport; mais il ignorait lui aussi la vérité.
- <sup>60</sup> Diario de P. Jo. B. *Gioachii*. p. 24. Coll. Germ. Hung. Archives, Rome. Note en date du 4 janvier 1648: „Questa mattina partí il P. Inchofer per Tivoli.“
- <sup>61</sup> Arch. Rom. S. J. Hist. Soc. 166. ff. 127. „Causa P. Melchioris Inchoffer“.
- <sup>62</sup> Ibid. ff. 11–12.
- <sup>63</sup> Ibid. ff. 59–60.
- <sup>64</sup> Ibid. f. 65.
- <sup>65</sup> Ibid. ff. 59–60, 68–127. (Les lettres de réponse du Général de l'Ordre à Inchofer sont malheureusement illisibles.)
- <sup>66</sup> D'après *Bayle*, *Nicéron* et *Chaufepié*, in. Nouv. Biogr. Gén. et Allg. Deutsche Biogr., ainsi que dans le *Backer-Sommervogel*. Pour la date de sa mort, voir Hist. Soc. 47. f. 50. (Arch. Rom. S. J.)
- <sup>67</sup> Cité par *Ranke*, ouv. cité.
- <sup>68</sup> Allg. Deutsche Biogr. (ouv. cité)
- <sup>69</sup> Alexius *Horányi*: Memoria Hungarorum, II. vol. 223 p. *Sommervogel*, I. c. 1487.
- <sup>70</sup> Is s'agissait à l'origine d'un manuscrit de *Cseles* portant le titre de Ungaricae Sanctitatis Indicia. Un fragment en a été publié bien après sa mort à Nagyszombat. Par contre, *Hevenesi* avait publié son propre ouvrage portant le même titre à Vienne en 1692, et avait utilisé certains de ces documents. *Sommervogel*, II. c. 1717.